PALLI

BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.ª SALA O.S.
SCAFFALE 23
PLUTEO IV
N.° CATENA 35

·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·

Pr. Sal. 23. IV. 28

LE SAINT DÉNICHÉ,

OU

LA BANQUEROUTE DES MARCHANDS DE MIRACLES.

COMEDIE.

A CRACOVIE,

Chez JEAN LE SINCERE, Imprimeur Perpetuel.

M. DCC. XXXII

A L'AUTEUR DE LA FEMME DOCTEUR.

M.

QUi que vous soyez (car je n'ai pas l'honneur de vous connoître) permettez-moi de vous adresser cette Comedie, comme un ouvrage qui vous a l'obligation de voir le jour. Sans vous qui auroit jamais osé faire un sujet de Comedie d'une matiere aussi grave que les erreurs qui depuis tant d'années affligent l'Eglise de France ; & pourroit-on se promettre quelque succès d'une pareille entreprise, si on n'avoit vû tout le Royaume & les Pays étrangers applaudir à la Femme Do-

teur ? Plus de vingt-cinq éditions qu'on en a faites dans l'eſpace d'un an malgré le mécontentement du Parti & la mauvaiſe humeur de ſon Gazetier ſont le plus ſûr éloge qu'on en puiſſe faire, & ſemblent lui aſſûrer une longue durée. Que je ſerois heureux, ſi je pouvois me flatter d'un ſuccès à peu près égal ! ne croyez pourtant pas que mon deſſein ſoit de vous dérober une partie de votre gloire. Le ſeul fruit que je ſouhaite de partager avec vous, c'eſt la conſolation de déſabuſer un nombre de perſonnes des préjugez pitoyables qui les attachent à la cabale Janſeniſte.

Je ne comprens pas dans ce nombre ces hommes ſans religion qui ſe diſent Janſeniſtes pour faire croire qu'ils ſont quelque choſe ; ni ces factieux politiques qui ne ſont Janſeniſtes que parce qu'ils ſont Republicains ; ni ces femmes beaux-eſprits, qui ne raiſonnent ſur la Religion que parce qu'elles n'y entendent rien ; ni ces beautés ſurannées qui ſur le dé-

clin de l'âge ſe font devotes par neceſſité & Janſeniſtes par chagrin ; ni enfin ces hommes inquiets & naturellement fanatiques qui n'embraſſent la ſecte que parce qu'elle heurte de front la raiſon, l'autorité & les loix. Il eſt pourtant vrai que ce ſont ces gens là qui font le gros du Parti, mais que faire à des eſprits de ce caractere ? Ils ſont incurables. La ſeule vûë des remedes qu'on leur preſente les irrite ; il faut les abandonner à leur mauvais ſort ; il faut gemir ſur leur aveuglement, plaindre leur ignorance, prier pour leur converſion.

Mais on ſçait qu'il y a un grand nombre de Janſeniſtes de bonne foi, & d'ailleurs très-vertueux, qui ne ſont attachés à ce Parti que parce qu'on leur déguiſe avec art les erreurs monſtreuſes qui en font les principaux dogmes ; & qui ſeroient étrangement ſcandaliſez ſi le bandeau venant à tomber de leurs yeux, ils voyent à découvert les principes de libertinage & d'indépendance ab-

ſoluë ſur leſquels cette ſecte eſt appuyée, l'eſprit de haine & de revolte qui l'anime, les indignes armes dont elle ſe ſert pour ſe défendre, c'eſt à dire la mediſance, la calomnie, les accuſations les plus ſcandaleuſes, les fables & les contes les plus dépourvûs de vraiſemblance. Voilà, M. les perſonnes qui ont été l'objet de votre zele; & il eſt ſi vrai que le ridicule eſt ſouvent plus propre que le ſerieux à déſabuſer des eſprits prevenus, que je ſçais pluſieurs perſonnes que votre Comedie à rappellées des voyes de l'erreur, ſur-tout en Province, où graces à Dieu la ſecte n'eſt pas à beaucoup près ſi accreditée. C'eſt auſſi l'eſperance d'un pareil ſuccès qui m'a fait entreprendre un ouvrage ſemblable au vôtre. Je me propoſe comme vous d'inſtruire & de déſabuſer les Janſeniſtes de bonne foi aux dépens des autres, en leur faiſant connoître du moins quelques-unes des erreurs de cette ſecte, car il y en a trop pour les raſſembler toutes, & vous en a-

vez déja démaſqué une partie.

Au reſte comme vous avez parfaitement obſervé dans votre piece toutes les regles de la bienſeance & de la moderation, c'eſt auſſi un point que j'ai encore voulu imiter de vous. Dans un ſiecle auſſi poli que le nôtre il n'eſt permis qu'à une mauvaiſe cauſe & à une paſſion violente de s'exhaler en injures groſſieres, en invectives perſonnelles & en accuſations odieuſes. Qu'eſt devenu le tems où les Janſeniſtes ſçavoient par de bons mot & par une raillerie fine mettre les rieurs de leur côté ? les Jeſuites produiſoient un gros *in folio* chargé d'érudition qui ſembloit devoir écraſer le Parti. Point du tout : avec une lettre de dix ou douze pages, Paſcal mettoit *l'in folio* hors de cour & de procès ?

Solvuntur riſu tabulæ, tu miſſus abibis.

Quelle difference ! les Moliniſtes écrivent aujourd'hui avec modera-

tion & avec politeſſe, & on ne leur repond que par un torrent d'injures: on ne voit plus couler de la plume des Janſeniſtes que le fiel le plus amer: la haine & l'eſprit de révolte dictent tous leurs écrits: ils vont juſqu'à emprunter la lengage & les expreſſions les plus baſſes des Halles, * pour inſulter des Prelats reſpectables qui ont donné des preuves d'un courage Apoſtolique en expoſant leur vie pour leur troupeau dans la derniere contagion. Les Chanſons qu'ils publient excitent l'indignation des honnêtes gens: leurs prétendus Ouvrages d'eſprit ſont caracteriſez par l'ordure & l'irreligion: avec quel zele & quelle ardeur n'ont-ils pas répandus dernierement des écrits pleins d'infamies? Ils ne rougiſſent pas d'adopter un Poëme dont le titre ſeul fait rougir la pudeur. Eſt-ce là le fruit de leur morale ſevere? Eſt-ce là le regne de la charité qu'ils ſe vantent de vouloir établir? Je ſçais que les

* *Les Sarcelles.*

honnêtes gens parmi les Janſeniſtes déſavoüent ces malheureux fruits de l'erreur & de la paſſion, ſans excepter même leur Gazette ſcandaleuſe: comme j'en ai vû pluſieurs déſavoüer les miracles ridicules du Saint prétendu; mais il faut que le nombre de ces honnêtes gens ne ſoit pas grand, puiſque ces Libelles ont tant de cours dans le Parti.

S'imaginent-ils donc que les Moliniſtes n'auroient pas l'eſprit de nommer auſſi les gens par leur nom, s'ils n'agiſſoient par des principes plus Chrétiens? Croyent-ils qu'on ignore les ſcandales qui ſe paſſent dans leur ſainte cabale? ſeroit-il ſi difficile de rendre ridicules & Madame la Ducheſſe de *** & Madame la Marquiſe de*** & Madame la Conſeillere ** & Monſieur tel & Madame telle? Si la bienſeance & la charité n'arrêtoient ma plume, ſans les nommer, je pourrois les caracteriſer par des traits reconnoiſſables qui ne ſeroient pas démentis. Mais je n'ai garde de ſcandaliſer l'E-

gliſe pour la défendre, & de détruire la charité pour maintenir la Foi. N'imitons pas M. le mauvais exemple de ces Meſſieurs. Attaquons leurs erreurs : mais menageons leurs perſonnes ; gardons les bienſeances : pour les injures dont il nous chargent, ne leur rendons que d'utiles plaiſanteries ; & ſi elles ſervent, comme je l'eſpere, à retirer quelques perſonnes de l'erreur, mépriſons leur colere & leurs charitables Epithetes.

Mais je m'apperçois que cette Lettre devient trop longue. Il faut pourtant que je vous diſe encore qu'on vous prie très-inſtamment de donner quelque nouvelle Piece de votre façon. La matiere ne ſçauroit vous manquer : les Janſeniſtes vous fourniront tous les ans de nouveaux ſujets. Pour moi, ſi la Piece que je donne aujourd'hui au Rublic eſt bien reçûë, je m'engage à vous ſeconder : il me roule encore dans la tête quelques ſujets aſſez plaiſants, & ſi vous faites l'honneur à mes Ouvra-

ges de les approuver, on pourra en les joignant aux vôtres en composer une suite qui aura pour titre le THEATRE JANSENISTE. Cette idée merite d'être suivie. J'ai l'honneur d'être avec beaucoup de respect.

M.

Votre tres-humble & tres-obéïssant Serviteur. ***

AVERTISSEMENT.

JE prie les Lecteurs de ne me pas ſoupçonner de penſer mal des libertés de l'Egliſe Gallicane. Je fais très-ſincerement profeſſion de les reſpecter ; & il eſt aiſé de voir que tout ce qui en eſt dit dans cette Comedie ne tend qu'à rendre ridicule le zele faux & politique que les Janſeniſtes affectent pour nos libertés, afin d'autoriſer leur revolte contre toutes les Puiſſances. Je ſupplie auſſi MM. les Avocats de ne point s'offenſer de quelques traits repandus dans cette Piece. J'honore veritablement leur profeſſion & je ſçais qu'il y a parmi eux un grand nombre de gens d'eſprit & de merite. Mais comme l'eſtime que le Public a pour les Medecins n'a pas empêché Moliere de tourner en ridicule quelques Medecins ignorans, je me ſuis perſuadé que j'avois le même droit par rapport à quelques Avocats ridicules

qui se mélent d'être Theologiens. Il n'y a qu'une Societé au monde où les fautes d'un particulier réelles ou imaginaires soient imputées à tout le corps. Par tout ailleurs le ridicule & les fautes sont personnelles.

ACTEURS.

M. GAUTIER.

VALERE, *Fils de M. Gautier, Amant d'Iſabelle.*

LUCILE, *Fille de M. Gautier.*

M. GERMAIN, *ſous le nom de M. Kinſman, François refugié à Londres, Parent de M. Gautier.*

LEANDRE, *Fils de M. Germain, Amant de Lucile.*

ISABELLE, *Niece de M. Germain.*

M. BREDASSIER, *Avocat amoureux de Lucile.*

M. GONIN, } *Docteurs Janſeniſtes.*
M. CAFFART, }

MATHURIN, *Valet de M. Gautier.*

PITRE, *Anglois Valet de M. Germain.*

Un Marchand d'Images.

Troupe de Malades de S. Paris.

La Scene eſt à Paris à l'entrée de la Maiſon de M. Gautier.

LE SAINT DENICHE',

OU LA BANQUEROUTE DES MARCHANDS DE MIRACLES.

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

M. GAUTIER, VALERE.

M. GAUTIER.

Dis-moi donc Valere mon Fils ; eſt-il bien vrai que tu conſens enfin à te faire Avocat ?

VALERE.

Oüi, mon Pere.

M. GAUTIER.

Tu me le promets ?

VALERE.

Je vous le promets.

M. GAUTIER.

Viens que je t'embraſſe : tu me ravis l'ame

VALERE.

J'ai eu d'abord quelque peine à m'y réſoudre parce que je conſiderois que cette profeſſion demande de la ſcience, & que je n'en ai point.

M. GAUTIER.

Eh non mon enfant. Dès que tu auras porté la robe d'Avocat trois ou quatre fois ſeulement, tu auras de la ſcience de reſte; & puis je te donnerai une belle bibliotheque: tu n'auras pas beſoin d'étudier. Mais ſçais tu bien pourquoi je veux te faire Avocat?

VALERE.

C'eſt ſans doute, parce que vous n'eſtimez que les Avocats, depuis que vous vous êtes fait Janſeniſte.

M. GAUTIER.

Moi Janſeniſte! tu te mocques. Il eſt bien vrai que je ne veux point entendre parler de conſtitution ni de formulaire; que je mépriſe beaucoup les Evêques, que je haïs les Moliniſtes, que je n'eſtime & ne veux lire que les ouvrages du Parti qu'on appelle des Janſeniſtes, & que je ſuis perſuadé que la verité eſt de leur côté; mais cela s'appelle-t'il être Janſeniſte?

VALERE.

Je n'en ſçais rien; mais je vous ai pourtant vû penſer differemment.

M. GAUTIER.

Cela eſt vrai. J'étois preſque Moliniſte avant que ſaint Paris fit des miracles. Mais il a bien fallu changer de ſentiment. Qui eſt-ce qui peut reſiſter à des miracles ? c'eſt ſaint Paris qui m'a fait ouvrir les yeux à la verité ; & c'eſt parce que l'ordre des Avocats ſe diſtingue aujourd'hui par ſon zele à défendre cette verité, que je veux te faire Avocat.

VALERE.

Mon Pere, ſi en conſideration de mon obéïſſance j'oſois vous demander une grace. Vous ſongez peut-être auſſi à me marier

M. GAUTIER.

Vraiment, il le faut bien ; & je te dirai même ſur cela une bonne nouvelle que je reçûs hier. Tu ſçais bien que nous avons des Parens refugiés en Angleterre depuis la revocation de l'Edit de Nantes, & qu'ils y ont fait une groſſe fortune.

VALERE.

Eh bien ?

M. GAUTIER.

M. Germain mon Couſin me mande que s'étant fait Catholique depuis un an, & étant devenu tuteur d'une fille unique de ſon frere mort depuis ſix mois, il va ſe mettre en chemin pour revenir en France, & qu'il amene ſa Niece pour te la faire épouſer.

VALERE.

A moi, mon Pere ?

M. GAUTIER.

Oüi, & il m'ajoûte qu'il ſeroit au comble de ſa joye s'il pouvoit retrouver ſon Fils qu'il a perdu depuis dix ou douze ans, parce qu'il le feroit auſſi épouſer à Lucile ta ſœur ; & ce double mariage réüniroit, dit-il, toute la famille avec tous les biens.

VALERE.

Ah ! mon Pere, que m'apprenez-vous là ?

M. GAUTIER.

Comment donc ?

VALERE.

Ah ! ſi vous connoiſſiez une jeune perſonne. . . .

M. GAUTIER.

Eh bien, celle-ci n'a pas dix-huit ans.

VALERE.

Elle ſe nomme Iſabelle.

M. GAUTIER.

Juſtement, & celle-ci auſſi.

VALERE.

C'eſt une étrangere.

M. GAUTIER.

Et celle-ci n'eſt-elle pas Angloiſe ?

VALERE.

Oüi, mais celle dont vous parlez eſt encore à Londres, & celle dont je vous parle eſt à Paris depuis huit jours.

M. GAUTIER.

C'eſt une autre affaire.

VALERE.

Ma ſœur a fait connoiſſance avec elle, & elle vous dira qu'elle eſt charmée de ſon merite, j'ai eu occaſion de la voir, de lui parler, de lui faire connoître mes ſentimens ; & il m'a paru qu'ils ne lui étoient pas deſagréables.

M. GAUTIER.

Mon Fils, quand tu ſeras Avocat ſongez bien au moins à défendre comme il faut les libertés de l'Egliſe Gallicane.

VALERE.

Je ne ſçais point encore ſa condition ; mais il eſt impoſſible que la nature qui lui a prodigué tant de charmes, lui ait refuſé l'avantage de la naiſſance.

M. GAUTIER.

Comment leur naiſſance ! nos libertés ſont très-anciennes. Mais prens bien garde ſur tout aux entrepriſes de la Cour de Rome.

VALERE.

Elle doit venir tantôt rendre viſite à ma Sœur.

M. GAUTIER.

Qui ! la Cour de Rome ? Je croi que tu es fou.

VALERE.

Je vous parle d'Iſabelle, mon Pere ;

M. GAUTIER.

Et moi je parle de la Cour de Rome. Les Avocats m'ont dit que s'il n'y avoient l'œil, en moins de rien nous deviendrions tous ſujets du Pape.

VALERE.

Je ſuis ſur que ſi vous la voyiez.....

M. GAUTIER.

Je meurs de joye par avance quand je ſonge que je t'entendrai bientôt citer S. Auguſtin & Saint Gregoire, & faire la leçon à tous ces pauvres Moliniſtes.

VALERE.

Il n'y a rien que je ne faſſe, mon Pere, ſi vous voulez vous rendre favorable à mes vœux.

M. GAUTIER.

Ah ! que j'aurois de conſolation ſi je te voyois un de ces jours exilé par le Roi, pour avoir bien défendu les droits de la Couronne ! Bon voici Lucile : il faut auſſi que je lui parle.

SCENE II.

M. GAUTIER, VALERE, LUCILE.

M. GAUTIER.

MA fille il ne faut plus ſonger à Leandre.

LUCILE.

Quoi, mon Pere, après la parole que vous lui avez donnée!

M. GAUTIER.

Bon! ne m'avoit-il pas promis de me donner une connoiſſance exacte & certaine de ſa famille & de ſon bien? C'eſt un étranger qui ſe dit riche & de bonne famille: l'en croirai-je ſur ſa parole? En un mot, il faut s'il vous plaît, que vous épouſiez M. Bredaſſier. C'eſt un Avocat de merite à qui je vous ai promiſe.

LUCILE.

Mon Pere!....

M. GAUTIER.

Mon Pere mon Pere.....Il faut ſonger que nous avons un grand procès actuellement pendant, qui nous ruine ſi nous le perdons. Il faut nous faire des amis, & les Avocats m'ont aſſuré que c'étoient eux qui faiſoient tous les Arrêts.

LUCILE.

Tout cela ne me donnera jamais de goût pour M. Bredaſſier.

M. GAUTIER.

Eh pourquoi donc, s'il vous plaît, Mademoiſelle? Songez-vous que M. Bredaſſier eſt un des jolis Avocats de Paris?

LUCILE.

C'eſt tout dire.

M. GAUTIER.

Et que ſi ce jeune homme-là ſe fait jamais exiler à Quimper, il fera un grand chemin.

LUCILE.

Vous pouvez, mon Pere, m'ordonner de l'épouſer; mais vous me diſpenſerez de l'aimer.

M. GAUTIER.

Oüais! Eh bien vous l'aimerez quand il vous plaira; mais vous l'épouſerez toûjours en attendant. Il doit vous venir voir tantôt, & je vous prie de ne pas manquer à le bien recevoir. Songez-y. (*Il rentre.*)

SCENE III.

VALERE, LUCILE, MATHURIN.

VALERE.

JE ſuis au deſeſpoir.

LUCILE.

Que je ſuis malheureuſe!

VALERE.

Quoi! j'ai la complaiſance de conſentir à me faire Avocat qui eſt la choſe du monde dont j'ai le moins d'envie, & voilà le fruit que j'en retire? ſerviteur à l'avocaſſerie.

LUCILE.

Et moi ſur la parole de mon Pere je

ſouffre les viſites de Leandre, je me laiſſe inſenſiblement engager, je l'aime en un mot ! & on vient aujourd'hui me parler de M. Bredaſſier ? Je ſuis bien ſa ſervante.

MATHURIN.

Il y a donc bien du grabuge par ici.

VALERE.

Ah te voilà, Mathurin ! tu devrois bien nous aider un peu. Tu dis à mon Pere tout ce que tu veux.

MATHURIN.

Oüi, mais il n'en fait que ce qu'il veut.

LUCILE.

Point point, tu as quelque credit ſur ſon eſprit.

MATHURIN.

Oh Dame oüi. C'eſt que je ſuis fils de ſa nourrice, voyez-vous ; & ça fait que j'ai le credit de lui faire faire tout ce qu'il a en fantaiſie.

VALERE.

Tu ſçais bien qu'il a une extrême envie que je me faſſe Avocat ?

MATHURIN.

Eh bien, eſt-ce que vous n'avez pas un aſſez bon eſtomac pour brailler à l'audience ?

VALERE.

Ce n'eſt pas de quoi il s'agit. Je conſens à me faire Avocat pourvû qu'il approuve le deſir que j'ai d'épouſer une jeune étrangere qui eſt ici depuis quelques jours ; & il veut

me faire épouſer je ne ſçais quelle parente qu'on amene tout exprès d'Angleterre. Voilà auſſi ma ſœur qu'il a promiſe à Leandre, & il veut la donner à M. Bredaſſier.

MATHURIN.

Quoi à ce Monſieur l'Avocat qui braille ſi haut & ſe demene tant ? oh ! je vous dirai bien moi pourquoi votre Pere le veut.

LUCILE.

Eh bien pourquoi ?

MATHURIN.

Pardi c'eſt à cauſe qu'il ſe l'eſt fiché dans la tête. Eſt-ce que vous ne connoiſſez pas la tête de Monſieur votre Pere ?

VALERE.

Vraiment oüi, mais il s'agit de lui ôter cette fantaiſie de la tête. Aides nous, mon ami Mathurin, trouves nous quelque expedient. Tu as de l'eſprit.

MATHURIN.

Oh ! pour cela oüi. Attendez... n'avez vous pas oüi dire que quand deux têtes ſont dans un bonnet, elles veulent toutes deux la même choſe ?

VALERE.

Sans doute.

MATHURIN.

Et bien, mettez vos deux têtes dans le bonnet de votre Pere, ou bien mettez la tête de votre Pere dans votre bonnet, & vous ſerez tous d'accord.

LUCILE.

Bel expedient !

VALERE.

Eh non, mon ami, parles lui, je t'en prie, & tâches de le perſuader.

MATHURIN.

Voulez-vous que je vous diſe : autrefois votre pere avoit quelque fiance en moi ; & quand je lui diſois, c'eſt par ici, c'eſt par là, velà le droit chemin, il ſuivoit mon conſeil ; mais depuis que je vois roder par ici ces Docteurs Janſeniſtes, ce M. Caffart & ce M. Gonin avec leurs yeux louches, leur torticolis, leur S. Paris & toute la Kyrielle : ma foi M. Gautier ne me croit plus : & quand je lui dis, velà un arbre, il me dit que c'eſt un fagot ; & quand je lui crie à dia, il s'en va à huau. Tant y a que S. Paris lui a renverſé la cervelle, mais patience : c'eſt peut-être pour la lui raccommoder mieux, comme on dit qu'il rend les gens malades pour les faire ſe bien porter.

VALERE.

Oh parbleu nous verrons. Ne deſeſperons encore de rien.

LUCILE.

Pour moi je vais envoyer avertir Leandre de ce qui ſe paſſe. Il attend de jour en jour des nouvelles de ſa famille, & s'il pouvoit en recevoir, peut-être que.....

VALERE.

Retirons-nous : j'entens mon Pere.

SCENE IV.

M. GAUTIER, MATHURIN.

M. GAUTIER *derriere le Theatre.*

MAthurin !

MATHURIN.

Plaît-il, Monſieur.

M. GAUTIER.

Mathurin ! où es-tu donc ?

MATHURIN.

Eh pardi me velà.

M. GAUTIER *arrivant.*

Eh cours donc vîte. N'entens tu pas crier dans la ruë ?

MATHURIN.

Oüi, velà qu'on crie des vieux chapeaux.

M. GAUTIER.

Peſte ſoit de l'animal ! n'entens-tu pas crier *touchant la Conſtitution* ?

MATHURIN.

Ah touchant la Conſiſtuti.. la Contiſtitu.. foin, ce mot là me fait toûjours fourcher la langue.

M. GAUTIER.

Eh va donc vîte, & apportes le moi.

MATHURIN.

Quoi ?

M. GAUTIER.

Ce que cet homme-là crie, ce qu'il vend dans la rüe; apportés moi tout ce qu'il a. Faut-il que je te pouſſe pour te faire marcher.

SCENE V.

M. GAUTIER, PITRE.

PITRE *à part.*

PArdi velà un bel commiſſion que mon Maître avoir donnée à moi!

M. GAUTIER *à part.*

Heu! quel eſt cet homme-ci?

PITRE *à part.*

Ne point parler de mon Maître Monſieur Germain, que ſous le nom de Monſieur Kinſman que M. Gautier ne connoître pas; & ne pas lui dire que c'eſt ſon couſin.

M. GAUTIER *à part.*

Ne ſeroit-ce pas là un Eſpion de la police?

PITRE *à part.*

C'eſt que M. Germain vouloir être mieux aſſuré s'il eſt vrai que M. Gautier n'être pas bon Cathelique.

M. GAUTIER *à part.*

Je croi qu'il parle de moi. Je tremble.

PITRE *à part*

Parce qu'alors lui ne point marier ſon

Niece Iſabelle à le fils de M. Gautier, & s'en retourner en Angleterre tout droit ſans dire mot.

M. GAUTIER *à part.*

Comme il regarde ma maiſon ! c'eſt à moi qu'il en veut.

PITRE *à part.*

Pardi velà du ſcrupule bien menu. Nous autres Proteſtans, n'être pas ſi délicats. Mais je penſe que velà M. Gautier.

M. GAUTIER *à part.*

Que lui dirai-je, j'aimerois mieux mourir que de faire une équivoque.

PITRE.

Vous êtes Monſieur Gautier ?

M. GAUTIER.

Non, ce n'eſt pas moi.

PITRE.

Où lui demeure-t'il, Monſieur?

M. GAUTIER.

Je n'en ſçais rien.

PITRE.

Pardon Monſieur. Moi ſuis un homme étranger & connoître pas le monde.

M. GAUTIER.

Ah vous êtes étranger ! je m'en doutois en effet. *A part*, reprenons nos eſprits ; me voilà raſſuré. *haut*, eh bien que voulez-vous à M. Gautier.

PITRE.

Moi ſuis Valet de M. Kinſman noble Englis, & venir prier M. Gautier que mon

Maître le venir voir pour lui apprendre des nouvelles de M. Germain.

M. GAUTIER.

J'entends. M. Kinſman votre Maître veut me venir voir pour m'apprendre des nouvelles de mon Couſin M. Germain. Mon enfant dites lui qu'il ſera le bien venu.

PITRE.

Plaît-il ?

M. GAUTIER.

C'eſt moi qui ſuis M. Gautier, quoique je vous aye dit le contraire pour quelques raiſons, & je ſerai charmé de voir votre Maître. J'aime beaucoup à m'entretenir avec les Anglois. Dites-moi un peu des nouvelles d'Angleterre. Comment va la Religion dans ce Pays-là ?

PITRE.

Oh ! vous êtes tous Catheliques ici, & là nous être tous Proteſtans.

M. GAUTIER.

Eh bien que penſez-vous dans ce Pays-là du Pape ?

PITRE.

Oh ! nous mocquer du Pape, ne vouloir point que le Pape diſe mot.

M. GAUTIER.

Ah, ah ! & vous êtes Proteſtans ?

PITRE.

Oh oüi, bons Proteſtans ; mais vous autresfairebeaucoup la reverence à le Pape

M. GAUTIER.

Pour cela oüi : nous lui faiſons de grandes reverences, & nous ſommes fort ſes ſerviteurs ; mais nous ne voulons pas non plus qu'il ſe mêle en France des affaires de la Religion. Qu'avons-nous beſoin de lui ? n'avons-nous pas des Prêtres & des Avocats ?

PITRE.

Ah, ah ! & vous être Catheliques ?

M. GAUTIER.

Oüi, très-Catholiques. Et que dites-vous des Evêques dans ce Pays-là ?

PITRE.

Nous point écouter les Evêques. Les Evêques être comptés rien. Nous dire beaucoup de mal d'eux, & quand ils font une écriture, nous point ſoucier.

M. GAUTIER.

Ah, ah ! & vous êtes Proteſtans ?

PITRE.

Oüi, bons Proteſtans. Mais vous autres porter beaucoup de reſpect à les Evêques.

M. GAUTIER,

Nous en verité. Nous les traitons je vous jure très-cavalierement. Nous ne faiſons aucun cas de leurs Mandemens. Il n'y a pas juſqu'aux petits bourgeois qui n'en plaiſantent, & nous diſons de leur perſonne tout le mal que nous ne ſçavons pas.

PITRE.

Ah, ah! & vous être Catheliques?

M. GAUTIER.

Sans doute. Fait-on ſigner chez-vous des Formulaires & des Conſtitutions?

PITRE.

Oh point. Nous cracher deſſus, & dire que tout cela être contraire aux libertés de l'Egliſe Anglicane.

M. GAUTIER

Et vous êtes Proteſtans.

PITRE.

Toûjours, mais vous autres être grandement ſoucieux de Formulaires & de Conſtitutions.

M. GAUTIER

A nous des Formulaires! nous n'en voulons pas plus que vous, de Conſtitutions encore moins; & nous trouvons auſſi que tout cela eſt contraire aux libertés de l'Egliſe Gallicane. Il n'y a chez nous que les Moliniſtes qui les ſignent de bonne foi. Mais les gens de la ſaine doctrine ne les ſignent que pour avoir des benefices, ſans en croire un ſeul mot.

PITRE.

Ah, ah! Et vous être Catheliques?

M. GAUTIER.

En doutez-vous? Et dans les controverſes de Religion conſulte-t'on chez vous les Juriſconſultes, & les Avocats?

PITRE.

Oh oüi grandement. Eux décider & prêcher beaucoup la Religion.

M. GAUTIER

Et vous êtes Proteſtans ?

PITRE.

Oüi, toûjours Proteſtans. Mais vous point ſoucier en Religion des Avocats.

M. GAUTIER.

Que dites-vous? Ce ſont nos oracles, & nous les croyons plus que le Pape, les Evêques, & tous les Docteurs. Ces Meſſieurs-là vous citent S. Auguſtin, comme s'ils l'avoient lû ; & vous décident les points de Theologie comme s'ils l'entendoient. Les Avocats ! deſte !

PITRE.

Et vous être Catheliques ?

M. GAUTIER.

Belle demande ! & chez vous dans les Diſputes de Religion comment fait-on ?

PITRE.

Chacun parler & diſputer, les hommes, les femmes, les Medecins, les Avocats & les Apoticaires & chacun croire ſon tête.

M. GAUTIER.

Les femmes auſſi ?

PITRE.

Oh beaucoup les femmes : toûjours parler, parler, ſans rien entendre.

M. GAUTIER.

Et vous êtes Proteſtans ?

PITRE.

Toûjours Proteſtans. Mais vous point diſputer, & beaucoup ſoumis à l'Egliſe.

M. GAUTIER.

Point tant que vous croyez ; car nous ne connoiſſons point d'Egliſe ſans Concile, & comme le Concile ne vient jamais, en attendant chacun diſpute & penſe tout ce qu'il veut.

PITRE

Et vous être Catheliques ?

M. GAUTIER.

Qui en doute ? Voyez pourtant à combien peu il tient que l'Angleterre & la France ne forment qu'une même Egliſe. Mais dites-moi, mon cher ami, vous n'avez point de miracles chez-vous ?

PITRE.

Non. Nous ſeulement avoir des Quakres * qui font grand mouvement des jambes, des bras & de la tête, qui crient & frappent, & roulent les yeux comme ceux qui ont le Diable. Mais eux être vilains, & le monde ſe mocquer d'eux.

M. GAUTIER.

Comment vous ne croyez pas que ce ſoit-là des miracles ?

* *C'eſt le nom Anglois de la ſecte fanatique des* Trembleurs.

PITRE

Non point. Tout le monde dire qu'ils ſont fous & fripons.

M. GAUTIER.

Oh ! pour le coup, voilà une hereſie bien formelle, & je vois que les Anglois ſont plus heretiques que je ne penſois. Adieu mon cher ami. Vous n'avez qu'à dire à votre maître que je le verrai volontiers.

PITRE.

Adieu Monſieur. Moi votre ſerviteur.

M. GAUTIER *à part.*

Cela eſt pourtant admirable. Les Anglois ſont preſque Catholiques comme nous.

PITRE *s'en allant.*

Pardi les François être preſque auſſi bons Proteſtans que nous.

SCENE VI.

M. GAUTIER, MATHURIN.

MATHURIN.

TEnez, Monſieur, velà de la marchandiſe.

M. GAUTIER.

Qu'eſt-ce que c'eſt que tout ce fatras là?

MATHURIN

Ma foi, voyez-y vous-même. Velà cette piece que cet homme-là crioit. C'eſt une écriture de M. l'Archevêque.

M. GAUTIER.

Contre les miracles de Saint Paris!

MATHURIN.

Et puis j'ai trouvé un homme qui m'a dit de vous apporter tout ça. Ils appellent ceci. *La Femme Docteur.*

M. GAUTIER.

Quoi! cette miſerable Comedie ſi pleine d'impietez & de blaſphêmes.

MATHURIN.

Comment donc! ils m'ont dit que ça vous feroit crever de rire. Voici à preſent l'Apo... l'Apo... *l'Apologie de Cartouche.*

M. GAUTIER.

Encore! c'eſt une piece qu'on m'a voulu joüer.

MATHURIN.

Et puis les miracles de Monſieur Utrec.

M. GAUTIER.

Courage!

MATHURIN.

Et puis le bal general donné à la Baſtille par les Sauteurs de Saint Paris. Et puis....

M. GAUTIER.

Et puis, & puis te tairas-tu? Va-t'en me jetter tout cela au feu.

MATHURIN.

Au feu !

M. GAUTIER.

Au feu tout à l'heure.

MATHURIN.

Mais vous ne les avez pas lû tant ſeulement.

M. GAUTIER.

Dieu me preſerve de lire de pareilles ſotiſes !

MATHURIN.

Mais puiſque vous dites que vous n'êtes pas Janſenitre, que n'en riez vous comme les autres ?

M. GAUTIER.

Ignorant ! ne vois tu pas que tous ces ouvrages là ſortent de la boutique des Jeſuites, & qu'il ne peut ſortir de cette boutique là que des ouvrages de tenebres & d'iniquité, des pieces miſerables, pitoyables, execrables, impies, abominables.

MATHURIN.

Miſericorde ! ils prêchent pourtant ſi bien ces gens là, & ce ſont eux qui enſeignent tous les Colleges.

M. GAUTIER.

Bon ! imagines-toi qu'il n'y a gueres plus de vingt mille Jeſuites en Europe, & en voilà un enfin, qu'on vient d'accuſer des plus grands crimes. Coupable ou non, je n'en ſçai rien ; mais tu vois

bien que ce ſont tous gens à brûler.

MATHURIN.

Ça eſt bien dit çà. Quand vous ferez votre proviſion de vin, ſi je vous accuſe une bouteille d'être mauvaiſe, je vous conſeille de les jetter toutes dehors. Tenez, Monſieur, je ne ſuis qu'une bête; mais je gagerois bien que toute cette conſiſtitution là ne vaut rien.

M. GAUTIER.

Tu as bien raiſon pour le coup.

MATHURIN.

Oh Dame! c'eſt que je raiſonne auſſi parfois; & quand il y a des gens qui diſent la conſiſtitution par ici, la conſiſtitution par là, je leur dis: tenez, elle ne vaut rien. Oh ſi fait ce diſent-ils, elle eſt bonne. Non, ce leur dis-je, elle ne vaut rien, car elle a fait tourner l'eſprit à mon Maître. Alors ils ſe mettent à rire, & ils diſent comme çà que j'ai raiſon.

M. GAUTIER.

Ecoute mon ami, tu prends avec moi des libertés dont je commence à me laſſer.

MATHURIN.

Que voulez-vous? c'eſt que je ne ſçaurois me refondre. Et puis c'eſt peut-être auſſi parce que tout le long du jour vous ne faites que parler avec vos Docteurs de libertés, de libertés.

M. GAUTIER.

Oüi, mais c'eſt des libertés de l'Egliſe Gallicane que nous parlons.

MATHURIN.

Tredame ! eſt-ce que je ne ſuis pas itou de l'Égliſe moi ! oh ! je ne ſuis pas non plus Janſenitre au moins.

M. GAUTIER.

Fort bien, mais fais ton compte que ſi tu continuë ſur ce ton là, je te donnerai ton congé.

MATHURIN.

Oh bien, en cas de ça, on ma offert une bonne condition : car il ne tient qu'à moi d'être malade de Saint Paris.

M. GAUTIER.

Que veux tu dire ?

MATHURIN.

Oüi, oüi, malade de Saint Paris : & à trente ſols par jour encore.

M. GAUTIER.

Je croi que tu perds l'eſprit.

MATHURIN.

Eh nenni, nenni : je m'entends bien. J'ai un de mes amis qui y fait bien ſes Orges ; & à moi on m'a donné à choiſir des trois ou quatre maladies là, de ces maladies qui ne font point de mal ; de faire ſemblant d'avoir une groſſe hypocriſie au ventre, ou bien de marcher avec des béquilles, ou bien d'avoir une

colique frénetique; mais tenez, ça n'eſt pas bon qu'à tromper la Chrétienté, & je ſuis franc comme l'oſier.

M. GAUTIER.

Vas-t'en je t'en prie, & me laiſſes en repos ; car tu m'échauffes la bile.

MATHURIN.

Et bien, bien, parlons d'autre choſe. Voilà-t'il pas que vous voulez faire votre Fils Avocat, & votre Fille Avocate ?

M. GAUTIER.

Eh bien !

MATHURIN.

Eh bien ils diſent comme çà tous deux qu'ils ne le veulent pas, & ils m'ont enchargé de vous emboiſer l'eſprit ſur ça.

M. GAUTIER.

Et tu t'es chargé de cette commiſſion là ?

MATHURIN.

Oh Dame oüi ; car ils diſent comme ça que j'ai du crédit ſur votre eſprit ; mais moi je leur ai dit que non, parce que depuis un tems vous ne faiſiez qu'à votre tête, tout de travers.

M. GAUTIER.

Mathurin, tu deviens inſolent ; mais c'eſt la derniere fois que je t'en avertis. Songez-y bien. Va-t'en tout à l'heure, & évite ma colere. Ah ! j'apperçois M. Gonin. Il vient ſans doute à ſon ordi-

naire m'apprendre quelque nouvelle. J'attends auſſi M. Caffart.

SCENE VII.

M. GAUTIER, M. GONIN.

M. GONIN.

HElas Monſieur ! je n'ai qu'une triſte nouvelle à vous apprendre. Notre chere Gazette....

MATHURIN *revenant ſur ſes pas.*

Apropos, Monſieur, j'oubliois de vous dire....

M. GAUTIER.

Veux-tu nous laiſſer en repos? (*Mathurin s'en va*) Eh bien Monſieur, notre chere Gazette.....

M. GONIN.

Notre chere Gazette vient d'être condamnée.

M. GAUTIER.

Condamnée !

MATHURIN *revenant ſur ſes pas.*

C'eſt pour votre procès, Monſieur. Je viens de rencontrer.....

M. GAUTIER.

Si tu ne te retires, je..... (*Mathurin s'en va*) achevez donc Monſieur.

M. GONIN.

Cette pauvre Gazette vient d'être condamnée par Arrêt du Parlement.

M. GAUTIER.

O Ciel ! voilà qui eſt effroyable.

MATHURIN *revenant encore.*

Je vous dis que j'ai rencontré le clerc de votre Procureur qui m'a dit de vous dire que votre procès alloit mal, & que.....

M. GAUTIER.

Attends Maraud, je vais t'apprendre (*Mathurin s'enfuit*) à venir m'importuner. Reviens-y encore.

M. GONIN.

Ce qu'il y a d'étonnant dans cet Arrêt, c'eſt que la Gazette Eccleſiaſtique ne dit jamais, comme vous ſçavez, que la pure verité, & le Parlement la condamne comme un tiſſu de fauſſetez. Elle ne reſpire que la charité, & il la condamne comme un ouvrage plein de paſſion & de calomnies. Elle fait l'éloge de tous les gens de bien, & il la condamne comme attaquant ſans pudeur les perſonnes les plus reſpectables par leur vertu & leur caractere. Elle eſt écrite avec une délicateſſe & une fineſſe admirable, & on l'accuſe d'être pleine d'injures groſſieres. Non on ne ſe ſeroit jamais attendu à un Arrêt comme celui-là.

M. GAUTIER.

Oh ! que cela eſt fâcheux ! Comment ferons-nous donc ?

M. GONIN.

Ce que j'y trouve de plus fâcheux, c'eſt que les ſimples en ſeront un peu ſcandaliſez. Mais la Gazette ira toûjours ſon train.

M. GAUTIER.

Quoi ! malgré la défenſe du Parlement ?

M. GONIN.

Bon ! eſt-ce que le Roi ne l'a pas déja défenduë plus d'une fois ?

M. GAUTIER.

Il eſt vrai ; mais je vous avouë que cela me paroît friſer un peu la déſobéïſſance aux loix.

M. GONIN.

C'eſt que vous n'êtes pas au fait. Ecoutez-moi. N'eſt-il pas vrai que la crainte d'une excommunication injuſte ne doit pas nous empêcher de faire notre devoir ?

M. GAUTIER.

Vraiment c'eſt la fâmeuſe Propoſition de Queſnel.

M. GONIN.

A plus forte raiſon un Arrêt injuſte ne doit pas nous empêcher de faire notre devoir. Cela eſt clair.

M. GAUTIER.

Cela eſt clair.

M. GONIN.

Or l'Arrêt qui condamne la Gazette Eccleſiaſtique eſt évidemment injuſte ; car il condamne un ouvrage dont le but eſt de défendre la Religion & l'Etat, ce qui eſt un devoir eſſentiel.

M. GAUTIER.

Cela eſt vrai.

M. GONIN.

Donc l'Arret du Parlement ne doit pas empêcher le cours de la Gazette Eccleſiaſtique. Cela eſt demontré.

M. GAUTIER.

Cela eſt demontré.

M. GONIN.

Ainſi que le Pape avec les Evêques & toute l'Egliſe, que le Roi avec le Parlement & tous les Tribunaux crient contre nous : laiſſons les crier, & faiſons toûjours notre devoir. Il faut ſervir l'Egliſe malgré elle, & le Roi malgré lui.

M. GAUTIER.

Et le Roi malgré lui. C'eſt bien dit : mais qui eſt-ce qui nous vient-là ? Ah ! c'eſt juſtement M. Caffart.

SCENE VIII.

M. GAUTIER, M. GONIN, M. CAFFART.

M. CAFFART.

GRande nouvelle ! Meſſieurs, grande nouvelle. Miracle ! victoire.

M. GAUTIER.

Qu'eſt-il donc arrivé, mon cher Monſieur ?

M. GAFFART.

Le plus grand miracle dont on ait jamais oüi parler. Ah ! Saint Paris eſt le vrai Thaumaturge de notre ſiecle.

M. GAUTIER.

Encore un miracle !

M. CAFFART.

Vous connoiſſez ce Saint Prêtre M. Ranbêche qui édifie tout le public à S. Medard par ſes effroyables grimaces & par ſes bonds ſurprenans *

M. GAUTIER.

Oüi, on dit qu'on ne le voit jamais ſau-

* *M. Beſcherant ne doit pas nous ſçavoir mauvais gré qu'on le deſigne ici ; puiſqu'on ne lui attribuë rien qu'il n'ait fait avec oſtentation aux yeux de tout le Public.*

ter qu'on n'en ait l'ame penetrée de dévotion.

M. GONIN.

Oh ! que ce ſpectacle eſt dévot & touchant !

M. GAUTIER.

Eh bien, M. Ranbêche eſt-il gueri?

M. CAFFART.

Bon ! gueri ! il n'eſt pas incommodé. Il marche mieux que vous & moi ; & il n'eſt queſtion que de le faire marcher avec plus de grace. Mais ſçavez vous bien que ſa jambe eſt plus courte que l'autre de près d'un pouce?

M. GAUTIER.

Il n'eſt donc point encore gueri?

M. CAFFART.

Ah que vous êtes preſſé, ne ſçavez-vous pas que dans un pouce il y a douze lignes ? Et vous vous imaginez qu'un S. vous fera en un jour un allongement de douze lignes à une jambe? cela étoit bon autrefois que les Saints faiſoient les miracles à la hâte, parce qu'il en falloit beaucoup & qu'ils étoient preſſés. Mais qui eſt-ce qui les preſſe aujourd'hui? parbleu donnez leur le tems.

M. GAUTIER.

Quel eſt donc ce nouveau miracle dont vous nous parlez.

M. CAFFART.

C'eſt un miracle dont nous n'avons encore aucun exemple. Vous connoiſſez notre ami M. Camuſet qui a le nés ſi plat. Touché de devotion à la vûë de M. Ranbêche qui demande au Saint l'allongement de ſa jambe, il a été inſpiré d'entreprendre des neuvaines pour obtenir l'allongement de ſon nés.

M. GAUTIER.

Eh bien Monſieur ?

M. CAFFART.

Eh bien Monſieur, dès le ſecond jour il lui eſt venu un gros bouton ſur le nés, & s'il lui en vient autant chaque jour de ſa neuvaine, ce ſera un des plus gros nés de Paris.

M. GAUTIER.

Miracle M. Gonin !

M. GONIN.

Miracle M. Gautier !

M. GAUTIER.

Miracle M. Caffart !

M. CAFFART.

Et un miracle qui va, comme vous voyez, achalander plus que jamais le Tombeau du Saint ; car vous jugez bien que Saint Paris va devenir le Patron de tous les nés diſgraciés.

M. GAUTIER.

Cela eſt étonnant. Mais ils diront peut-

peut-être encore que cet homme-là faiſoit des remedes.

M. CAFFART.

Oh non. Tout ce qu'on pourroit dire, c'eſt qu'il prend ſouvent d'aſſez bonnes doſes de vin de Bourgogne ; mais ce n'eſt ſûrement pas le vin qui lui a procuré ce bouton là. C'eſt un miracle. Bon ! il y a encore quelque choſe de bien plus étonnant.

M. GONIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

M. CAFFART.

Vous ne le croiriez jamais. Un pauvre homme à qui il manque une jambe, frappé de tant de merveilles, eſt allé à Saint Paris : il a défait ſa jambe de bois, l'a poſée ſur le Tombeau * & tout le monde eſt dans l'attente de ce qui en arrivera.

M. GAUTIER.

Et que voulez-vous qui en arrive.

M. CAFFART.

On n'en ſçait rien ; mais on va de tems en tems tâter la jambe de bois, pour voir ſi elle ne ſe ramollit point, & ſi elle ne ſe transforme point en chair & en os.

* *Ceci eſt un fait dont il y a mille temoins. Je pourrois nommer la perſonne, & c'eſt d'ailleurs un très-honnête homme.*

M. GAUTIER,

Mais Monſieur, quand elle ſe transformeroit, il faudroit la retacher à la cuiſſe de cet homme.

M. CAFFART.

Monſieur, Monſieur, n'approfondiſſons point les œuvres du Ciel. Saint Paris en ſçait bien long. Il ſuffit que cette action édifie beaucoup les Spectateurs, juſques là que cet Abbé dont l'eſprit & les mœurs ſont ſi corrompus, en a été tellement touché, tellement touché, qu'il a preſque penſé croire en Dieu.

SCENE IX.

M. GAUTIER, M. GONIN, M. CAFFART, MATHURIN.

MATHURIN.

TEnez Monſieur, quand vous devriez m'aſſommer & me chaſſer de chez vous, il faut que je vous diſe....

M. GAUTIER.

Miracle, Mathurin, miracle! ce pauvre M. Camuſet à qui le nés allonge.

MATHURIN.

Eh bien, eſt-ce que le vôtre ne vous

allongera pas itou quand vous aurez perdu votre Procès ?

M. GAUTIER.

Bon, bon, bon ; je me mocque de cela.

MATHURIN.

Vous allez perdre votre Procès, vous dis-je, drès aujourd'hui, & vous serez condamné aux frais & aux dépens encore

M. GAUTIER.

Et cette jambe de bois M. Caffart, cette jambe de bois !

MATHURIN.

Le Clerc dit aussi comme ça que c'est la faute de votre grand benêt d'Avocat qui s'amuse à aboyer après la Constitution, au lieu de travailler à votre procès, & ne devriez-vous pas avoir honte aussi de vous amuser comme vous faites avec votre S. Paris.

M. GONIN.

Comme vous parlez des Saints mon ami ?

MATHURIN.

Oh oüi, velà encore un beau Saint de neige. Baillez moi une serpe & un fagot ; & je vous en ferai une douzaine de pareils.

M. GAUTIER.

C'est une bête. Il ne sçait ce qu'il dit.

MATHURIN.

Eh mon Dieu ! depuis quand vous au-

tres avez-vous tant de devotion pour les Saints ? Vous nous la baillez belle. Et puis n'y a-t'il pas aſſez de beaux petits Saints dans notre Paroiſſe ſans aller deterrer ce Monſieur Saint Paris qu'on dit qu'il ne faiſoit pas ſes Pâques par dévotion. Voyez la belle ſainteté ! c'eſt tout juſte comme ſaint Grenuchon qui faiſoit baſſiner ſon lit par humilité.

M. CAFFART.

Mais mon ami, vous dites là d'horribles blaſphêmes.

M. GAUTIER.

Il faut le laiſſer parler.

MATHURIN.

Oüi, des bleſphêmes ! allez ça vaut mieux que d'être tout le long du jour comme vous à médire des Evêques & de N. S. Pere le Pape, car j'ai toûjours oüi dire que dans une livre de médiſance il n'y avoit pas une once de charité.

M. GAUTIER.

Bavard inſupportable, auras-tu bientôt fini de jaſer ? Meſſieurs, faites moi un plaiſir : j'ai une extrême envie de voir de mes yeux & par moi-même quelques-uns des miracles de S. Paris, ſur-tout des plus évidens. Comme vous connoiſſez la plûpart de ceux qui ont été gueris, ne pourriez-vous pas me les amener ici tantôt. J'en ſerai d'autant plus aiſe que

je le ferai voir à un Anglois de mes amis qui doit me venir voir.

M. CAFFART.

Rien de plus aiſé. Nous vous en amenerons, & nous allons les y diſpoſer. (*Les deux Docteurs ſortent*)

M. GAUTIER.

Et toi va-t'en de ce pas cy....

MATHURIN.

Chez votre Avocat ?

M. GAUTIER.

Non, chez cet homme que tu connois, & qui veut ſe défaire de ces deux Pieces curieuſes qu'il a, l'Ecriteau du carquan où fut mis ce Saint Eccleſiaſtique, & la perruque de Queſnel. Je veux les lui achetter quoi qu'il m'en coute.

MATHURIN.

Mais Monſieur....

M. GAUTIER.

Va-t'en te dis-je : ne me raiſonnes pas, & reviens auſſitôt m'apporter ce qu'on te donnera.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

VALERE, LUCILE, LEANDRE.

LEANDRE.

VOus voyez, Lucile, le plus malheureux de tous les hommes.

LUCILE.

Je le veux croire, Leandre ; mais ne devez-vous pas attribuer à votre negligence une partie de vos malheurs ?

VALERE.

Ma Sœur a raiſon. N'eſt-il pas étrange que depuis le tems que vous promettez à mon Pere de lui donner les éclairciſſemens qu'il vous demande ſur votre naiſſance, & ſur vos biens, vous ne lui ayez encore rien produit qui puiſſe le raſſurer ?

LEANDRE.

Et vous avez tous deux la cruauté de me faire à moi un reproche ſi peu merité ? Apprenez donc puiſqu'il le faut la premiere cauſe de mes malheurs. Je ſuis François d'origine ; mais mon Grand-Pere aimant mieux renoncer à ſa Patrie

qu'à ſa ſecte Calviniſte, ſe refugia à Londres. C'eſt dans cette Ville que j'ai reçû le jour, & après y avoir été élevé dans la religion Proteſtante, mon Pere m'envoya dès ma premiere jeuneſſe étudier à Leyde. J'eus le bonheur de faire connoiſſance dans cette Ville avec des Catholiques pleins de merite & de vertus qui me determinerent enfin à rentrer dans le ſein de l'Egliſe Romaine. Mais après une telle démarche n'oſant retourner en Angleterre & m'expoſer au reſſentiment de mon Pere je pris après deux ou trois ans le parti de paſſer en France où mes amis de Leyde ne me laiſſent manquer de rien. Je vous vis, belle Lucile, il y a ſix mois, & les premieres impreſſions que vos traits firent ſur mon cœur ne lui laiſſerent pas la liberté de ſe défendre. J'ai eu enfin la temerité, après avoir obtenu votre conſentement, de vous demander à votre Pere, & j'ai été aſſez heureux pour en tirer une parole favorable ſous la condition que je lui certifierois en bonne forme ma naiſſance & l'état de mes biens. J'écris en Angleterre à d'anciens amis pour ſolliciter ma cauſe auprès de mon Pere. Point de réponſe. Il faut ou que mes lettres ayent été perduës, ou que mes amis ſoient abſens. Je me ſers

d'une autre voye, & j'ajoûte une lettre pour mon Pere même, perſuadé que malgré la difference de religion la tendreſſe paternelle parleroit pour moi; mais c'eſt ici que la fortune me reſervoit le plus cruel de ſes traits. On me répond que mon Pere n'eſt plus à Londres; qu'il eſt parti depuis peu de tems, ſans qu'on ſçache où il s'eſt retiré; & cependant faute de cet éclairciſſement je me vois ſur le point de vous perdre.

VALERE.

Qu'allez-vous donc faire à preſent?

LEANDRE.

Je ne ſçais, mais j'ai pourtant encore un reſte d'eſpoir. J'ai appris par un bruit confus qu'un Anglois de Londres arrivé à Paris depuis quelques jours pourroit me dire des nouvelles de mon Pere. Je vais faire toutes les diligences imaginables pour le découvrir.

LUCILE.

Allez donc, Leandre, & puiſſe le Ciel vous aider dans cette recherche.

LEANDRE.

Oüi, belle Lucile, je l'eſpere; & animé par vos bontés je me flatte d'un heureux ſuccès.

VALERE.

Retirons-nous, ma Sœur, j'entends mon Pere avec M. Bredaſſier.

SCENE II.

M. GAUTIER, LUCILE, M. BREDASSIER.

M. GAUTIER.

LUcile, Lucile, demeurez s'il vous plaît. Voilà M. Bredaſſier qui vient vous voir.

M. BREDASSIER.

Eh quoi, Mademoiſelle, vous refuſez de comparoître quand mon amour vous interpelle? auriez-vous la cruauté de vouloir décliner l'Arrêt interlocutoire que M. votre Pere a prononcé en ma faveur.

M. GAUTIER.

Avec qui étiez-vous là? Il me ſemble que j'ai vû Leandre.

LUCILE.

Oüi, mon Pere.

M. GAUTIER.

Je vous ai pourtant déclaré mes intentions.

LUCILE.

Je le ſçais, mais après les avances que vous lui avez faites, je vous avouë que je n'ai pas le courage de le chaſſer.

M. BREDASSIER.

Ah Mademoiſelle, ſongez que Leandre eſt ma partie adverſe, & que vous ne pouvez lui donner audience ſans préjudice de mon droit.

LUCILE.

Votre droit, Monſieur.

M. BREDASSIER.

Oüi Mademoiſelle : la loi y eſt formelle, & la Gloſe le décide en termes exprès au Code *de pactis* Paragraphe 18.

LUCILE.

Je ne ſçavois pas cela.

M. BREDASSIER.

Rien n'eſt plus clair. Monſieur qui eſt votre Auteur vous avoit promiſe à Leandre, il eſt vrai ; mais diſtinguons, s'il vous plaît, une promeſſe pure & ſimple, abſoluë, d'une promeſſe revetuë de conditions avec des obligations reſpectives. Celle-ci ne peut par ſa nature lier le promettеur, ni ſortir ſon effet, qu'au moment de l'execution de la clauſe ou condition qui y eſt appoſée ; au lieu que par celle-là le prometteur contracte actuellement une obligation réelle envers la partie à qui il promet : obligation fondée non ſeulement ſur la loi *de Promiſſionibus* Chapitre *quoniam* ; mais en outre ſur la raiſon & le droit commun. Car ce que Quintilien dit fort bien dans un cer-

tain Chapitre, Ciceron l'avoit déja remarqué dans ſes queſtions academiques.. que... attendez ... Qu'eſt-ce que je voulois dire tout-à-l'heure ?

M. GAUTIER.

Que Quintilien diſoit que Leandre avoit tort, & que Ciceron diſoit que vous aviez raiſon.

M. BREDASSIER.

Juſtement. Car c'eſt un axiome reçû que *melior eſt conditio poſſidentis*. Or comme en deſtituant Leandre du droit reſpectif anticipé qu'il avoit acquis ſur Mademoiſelle par la promeſſe obligatoire que vous lui aviez articulée, vous m'avez ſubſtitué & ſubrogé en ſon lieu & place pour devenir acquereur & poſſeſſeur de Mademoiſelle en pleine & entiere proprieté, il eſt évident que.... il eſt évident que Leandre n'a rien à repliquer.

M. GAUTIER.

Oh parbleu qu'il replique s'il veut : ce n'eſt pas de quoi je m'embaraſſe. Mais voilà Mademoiſelle qui ſe tient là je ne ſçais comment ſans répondre le moindre mot à Monſieur.

LUCILE.

Moi mon Pere ? je trouve Monſieur fort éloquent ; mais il eſt vrai que je ne ſens pas toute la force de ſes raiſonnemens:

M. BREDASSIER.

Attendez, Mademoiſelle, je vais vous mettre au fait. Premierement trois moyens de nullité qui invalident & irritent l'obligation contractée avec le Sieur Leandre Demandeur, & reſultante de la promeſſe à lui ſpecifiée par le Sieur Gautier Défendeur : trois moyens qui par conſequent autoriſent ſa deſtitution d'une part. Secondement quatorze moyens qui établiſſent irrefragablement le droit de moi Sieur Bredaſſier Avocat en la Cour d'autre part, pour être mis en pleine & paiſible poſſeſſion de Mademoiſelle. Voyez dans Rebuffe la loi de *filiis & filiabus.*

M. GAUTIER.

Quatorze moyens ! cela eſt bien fort.

M. BREDASSIER.

Je n'en rabattrai pas d'un ſeul. Commencons par-là ſi vous voulez. 1. moyen. Mademoiſelle eſt ſujette, capable, apte & idoine pour être donnée d'une part par vous ſon Pere, & ſon ayant cauſe, & acceptée de l'autre par moi ſon futur Epoux & ſon très-humble ſerviteur. Car il en eſt de Mademoiſelle comme d'une terre, d'un moulin, ou d'une maiſon. ...

LUCILE.

Mon Pere, trouvez bon que je me retire. J'ai un mal de tête affreux. *Elle s'en va.*

M. BREDASSIER.

Mademoiſelle, Mademoiſelle, cinq ou ſix moyens ſeulement pour vous éclaircir la choſe.

M. GAUTIER.

Laiſſez-la aller, Monſieur : elle a quelquefois comme cela des migraines qui la tourmentent beaucoup. J'ai eu beau la prêcher de faire une neuvaine à Saint P. Elle en eſt la dupe.

M. BREDASSIER.

Puiſque cela eſt ainſi je vais auſſi prendre congé de vous ; car il faut que je me diſpoſe à plaider demain une celebre cauſe au Parlement.

M. GAUTIER.

Peut-on ſçavoir quelle eſt cette cauſe?

M. BREDASSIER.

Le fait eſt aſſez ſingulier. Une femme Paralytique * qui demeure à une grande lieuë de Paris fait marché avec deux porteurs pour la porter à S. Paris ; & ne doutant pas qu'elle n'y fût guérie elle les paye d'avance. Mais voyant que la gueriſon ne venoit point, elle ſe fait reporter chez-elle. Ses Porteurs lui demandent une nouvelle ſomme. Elle la leur refuſe diſant qu'elle les a payés. Point,

* *Ce fait eſt réel, & on n'y a ajoûté que la circonſtance du Procès.*

disent-ils; car puisque vous comptiez d'être guerie, notre marché ne pouvoit être que pour vous porter, & non pour vous rapporter. Grand débat, grosse dispute. Enfin l'affaire est au Parlement où je dois plaider demain pour la Paralytique.

M. GAUTIER.

Voilà en effet une cause assez singuliere. Pour moi je vais voir ma Fille, & tâcher de lui remettre la tête; car je crains bien que cette migraine ci ne soit de commande. Les Filles ont souvent comme cela des migraines en poche. Adieu Monsieur.

SCENE III.

M. BREDASSIER, M. GERMAIN.

M. BREDASSIER.

VOilà un Monsieur qui me paroît étranger.

M. GERMAIN *à part.*

C'est ici qu'on m'a dit que demeuroit M. Gautier. Je ne sçais dequoi il s'est avisé depuis quatre ou cinq ans de prendre ce nom, au lieu de conserver celui

de Germain qui eſt le nom de la famille. Mais n'eſt-ce pas lui que je vois ? Eſt-ce à Monſieur Gautier que j'ai l'honneur de parler ?

M. BREDASSIER.

Non Monſieur, c'eſt à ſon gendre futur.

M. GERMAIN.

Quoi que je n'ai pas l'honneur de vous connoître, je ſuis perſuadé que M. Gautier aura fait un très-bon choix dans votre perſonne.

M. BREDASSIER.

Il eſt vrai, Monſieur. Car je vous répons qu'il n'y a gueres d'Avocats à Paris qui faſſent plus de bruit au palais. Je vais me diſpoſer à faire demain un beau tintamarre. Venez m'entendre. *Il s'en va.*

M. GERMAIN.

Helas! un ſoin plus preſſant m'occupe. Il faut que j'éclairciſſe les ſoupçons qu'on m'a donnez ſur la religion de Monſieur Gautier.

SCENE IV.

M. GERMAIN *ſeul.*

O Ma chere Patrie que mon Pere à tant regrettée & pour laquelle j'ai tant ſoûpirée, je te revois, & le Ciel favorable m'a ramené dans ton ſein. De quelle douce joie ne ſuis-je pas penetré à la vûë de ces beaux lieux qui ont donné la naiſſance à mes Ancétres ! Je crois ſortir de captivité : il me ſemble que je reprens une nouvelle vie ; & je compte pour rien les années que j'ai paſſées dans une terre étrangere. Comment mon Pere pût-il ſe condamner lui-même à un exil éternel ! Funeſte heréſie ! il n'y a point de fureur que tu n'inſpires : il n'y a point de malheurs que tu ne cauſes. Je revois ici l'ancien theatre de ta rage. De quels fleuves de ſang n'as-tu point inondé ces Provinces ? Combien de familles n'as-tu pas exterminées ! Grand Dieu, détournes à jamais de la France ces terribles effets de ta colere.

SCE-

SCENE V.

M. GAUTIER, M. GERMAIN.

M. GAUTIER.

N'Eſt-ce pas Monſieur Kinſman que je vois ?

M. GERMAIN.

C'eſt lui-même.

M. GAUTIER.

Je ſuis charmé, Monſieur, de l'honneur que vous me faites, & je ſerai ravi d'apprendre de vous des nouvelles de mon couſin M. Germain.

M. GERMAIN.

Perſonne n'eſt plus en état de vous en dire. Il eſt en parfaite ſanté, & il regarde ſon retour en France comme l'évenement le plus heureux de ſa vie. Il ne lui manqueroit pour combler ſes vœux que de retrouver ſon Fils.

M. GAUTIER.

Il faut eſperer que le Ciel le lui rendra. Il me mande qu'il ſe fait Catholique.

M. GERMAIN.

Il eſt vrai, & l'occaſion en eſt aſſez ſinguliere. Vous ne croiriez pas qu'il doit ſa converſion à ces Moines fugitifs qui

ſe ſont retirez en Hollande & en Angleterre.

M. GAUTIER.

Oh je n'ai pas de peine à le croire. Racontez-moi cela, je vous prie.

M. GERMAIN.

Voici le fait. Se trouvant en converſation avec deux ou trois de ces pieux Apoſtats, il les queſtionna beaucoup ſur leurs ſentimens; & il trouva que quoiqu'ils ſe donnaſſent pour Catholiques, ils penſoient à peu près comme les Calviniſtes ſur la grace & la prédeſtination, ſur l'autorité de l'Egliſe, ſur celle du Pape & des Evêques, & même ſur quelques Sacremens.

M. GAUTIER.

Que dites-vous là? cela n'eſt pas poſſible.

M. GERMAIN.

C'eſt la pure verité, & tous vos Janſeniſtes de Hollande ne s'en cachent plus. Mais ce qui frappe le plus M. Germain, ce fût la paſſion, l'injuſtice & l'aigreur avec laquelle il les entendit parler de leurs adverſaires & de toutes les Puiſſances Eccleſiaſtiques & ſeculieres. Il en fût ſcandaliſé, & comme il ſçait aſſez bien l'hiſtoire du Calviniſme, il ne pût s'empêcher de faire reflexion que tels avoient pourtant été les premiers Apôtres de Cal-

vin, Moines Apoſtats, libertins & broüillons. Une Religion, dit-il en lui-même, fondée par de tels Apôtres peut-elle être vraye ? non, s'il y en a une vraye, c'eſt celle qui eſt combattuë par de tels adverſaires. Agité par ces reflexions il balança encore quelque tems. Enfin Dieu le toucha & lui déſilla les yeux. Il eſt aujourd'hui Catholique.

M. GAUTIER.

Je ne ſçais, mais voilà une façon de converſion qui ne me plaît pas. Ce n'eſt pas que je ſois Janſeniſte moi. Je ne me mêle point des diſputes, & je n'aime point les partis.

M. GERMAIN.

Eſt-ce bien ſincerement que vous le dites Monſieur ?

M. GAUTIER.

Très-ſincerement, je vous jure. Je veux qu'on s'attache à la verité, & je ne puis pas ſouffrir qu'on maltraite ceux qui la défendent.

M. GERMAIN.

Je vous felicite de tout mon cœur d'avoir des ſentimens ſi raiſonnables, & je ne ſçaurois vous exprimer la joye que vous me cauſez dans ce moment. Mais.... oſerois-je vous demander quels ſont ces deux buſtes que je vois aux deux côtez de la porte de votre Salle.

M. GAUTIER.

Vraiment ce ſont deux grands hommes que vous devez connoître : car il ſont fort eſtimez en Angleterre. Voilà S. Cyran, & voici Qeſnel.

M. GERMAIN.

S. Cyran & Queſnel ! & vous n'étes pas Janſeniſte.

M. GAUTIER.

Non en verité ; mais j'honore le merite par tout où je le trouve.

M. GERMAIN.

Qu'entends-je ? Ah mes craintes ne ſont que trop juſtifiées.

M. GAUTIER.

Que dites-vous Monſieur.

M. GERMAIN.

Je dis que ſi c'eſt le merite que vous honorez, vous auriez pû trouver en France des objets plus dignes de l'honneur que vous lui rendez. Je vous en nommerai deux cens dont vos deux buſtes n'approchent pas. Qu'ont-ils donc fait de ſi merveilleux ces deux hommes là ? S'ils n'avoient pas été Janſeniſtes, on n'en auroit jamais parlé.

M. GAUTIER.

Vous m'étonnez Monſieur ; car on dit qu'on leur rend plus de juſtice en Angleterre.

M. GERMAIN.

Il eſt vrai, car les Proteſtans les re-

gardent comme deux hommes qui établiſſant les mêmes principes que Luther & Calvin, n'ont pas eu le courage d'en tirer les mêmes conſequences, & de ſe ſeparer hautement de l'Egliſe. Pour ce qui eſt des Catholiques ils les regardent comme deux heretiques juſtement condamnés.

M. GAUTIER.

Que me dites-vous donc là ?

M. GERMAIN.

Eſt-ce que vous penſez ici autrement ?

M. GAUTIER.

Oh ! je vous en reponds. Nous les regardons ici comme deux fermes colomnes de l'Egliſe, comme deux ſaints Docteurs ſuſcités de Dieu dans ces derniers tems pour ſoûtenir & fortifier l'Egliſe dans ſa vieilleſſe contre les abominations de la doctrine Moliniſte & de la morale relâchée.

M. GERMAIN.

Et vous n'êtes pas Ianſeniſte ?

M. GAUTIER.

Non certes.

M. GERMAIN.

Monſieur, j'ai été Proteſtant autrefois, & alors je croyois comme vous venez de dire que l'Egliſe pouvoit vieillir & devenir décrepite ; mais c'eſt une erreur que j'ai abjurée avec toutes les autres.

M. GAUTIER.

Bon ! une erreur ! S. Cyran l'a dit formellement, & Queſnel auſſi.

M. GERMAIN.

Oüi, mais ils ont été formellement condamnés par l'Egliſe.

M. GAUTIER.

Belle condamnation, ma foi ! belle condamnation ! ſçavez-vous bien que S. Cyran & Queſnel étoient deux très-honnêtes gens ?

M. GERMAIN.

Ie le veux croire ; mais je vous aſſure que l'Egliſe eſt auſſi une très-honnête perſonne.

M. GAUTIER.

Oh parblcu vous me parlez là une langue que perſonne ne ſçait ici, & il me paroît que vous avez en Angleterre une façon d'être Catholique toute differente de celle de Paris.

M. GERMAIN.

A vous dire le vrai, il me le paroît auſſi, & cela me fait peine. Car comme il n'y a ſurement qu'une ſeule & unique façon d'être Catholique, il faut que neceſſairement ou que nous autres Catholiques d'Angleterre & de toute l'Europe avec tout le nouveau monde, nous ſoyons hors de l'Egliſe ; ou que vous autres Catholiques à la façon de

Paris ne ſoyez pas de l'Egliſe. Ie n'y vois point de milieu.

M. GAUTIER.

Comment nous autres hors de l'Egliſe! Eh fi Monſieur! vous ne ſçavez donc pas que tous les Appellans & Réappellans, Queſnelliſtes ou Ianſeniſtes, tout comme vous voudrez les appeller, *ſont intimement & immuablement unis à l'Egliſe.** Mais voici un de nos Docteurs qui va vous repondre comme il faut.

SCENE VI.

M. GAUTIER, M. GERMAIN, M. GONIN.

M. GONIN.

JE viens vous apprendre que Monſieur Caffart eſt occupé à reſſembler une troupe de gens gueris par S. Paris & que vous aurez la conſolation de les voir tantôt ici.

M. GAUTIER.

J'en ſuis bien-aile. Il faudra que Monſieur Kinſman les voye. Mais vous venez

* *Nouvelles Eccleſiaſtiques. 20. Novembre 1731.*

fort à propos pour me ſeconder un peu contre lui ; car il vient de me faire je ne ſçais combien de raiſonnemens Anglois auxquels je ne ſçais que répondre.

M. GONIN.

Monſieur eſt Anglois ?

M. GAUTIER.

Et Catholique.

M. GERMAIN.

Apoſtolique & Romain.

M. GONIN.

Oh pour le Romain on vous en diſpenſe ; car il eſt vrai que nous nous diſons Romains auſſi, mais ce n'eſt qu'avec repugnance & une eſpece d'effort, parce que nous ſentons bien dans le fond de l'ame que nous ne le ſommes pas. C'eſt comme les Proteſtans qui ſe diſent Catholiques quoi qu'ils ſentent fort bien que ce nom ne leur convient pas.

M. GAUTIER.

Il n'y a rien de plus vrai. Ce nom de Romain me fait toûjours de la peine.

M. GERMAIN.

Vous me ſurprenez, Meſſieurs ; Car il me ſemble qu'aucun Catholique n'a jamais conteſté qu'il falloit être uni dans la foi au Saint Siege ; au Siege de Rome qui eſt le centre d'unité de la foi Catholique.

M. GAUTIER *à M. Gonin.*

Que faut-il répondre à cela, Monſieur ?

M. GONIN.

Pau ! nous ſommes bien loin de notre compte.

M. GAUTIER.

Fort bien. Je vous l'avois bien dit, M. Kinſman, Pau !

M. GERMAIN.

N'eſt-ce pas cet attachement de nos Peres à la foi du ſaint Siege & du Pape qui leur a attiré & qui attire encore à tous les Catholiques le nom de Papiſtes que les Proteſtans leur donnent ?

M. GAUTIER.

Cela eſt-il vrai, M. Gonin ?

M. GONIN.

Prrr ! c'eſt apparamment pour le huguenots que ſonnent les Cloches de Notre-Dame !

M. GAUTIER *riant.*

Ah, ah, ah ! Prrr ! ma foi Monſieur l'Anglois, vous en tenez.

M. GERMAIN.

Mais enfin vous ne pouvez pas ignorer que c'eſt le ſentiment unanime de tous les SS. PP. & de tous les Docteurs du monde.

M. GAUTIER.

Voyons la réponſe.

M. GONIN.

Pff ! il n'y a qu'un mois que Monſieur Gautier préſentoit le pain beni, & il n'eſt pas Catholique !

M. GAUTIER.

Elle eſt ma foi bonne. Pff ! je ſerai même Marguilier l'année prochaine.

M. GERMAIN.

Meſſieurs, j'ai appris dans l'étude que j'ai faite de la Controverſe, qu'en tenant la foi du ſaint Siege on ne court aucun riſque, on eſt ſûr d'être dans la barque de Pierre.

M. GONIN.

Patata ! nages toûjours & ne t'y fies pas.

M. GAUTIER *riant.*

Ah, ah, ah ah ! cela eſt bien dit. Courage M. Gonin.

M. GERMAIN.

Il n'y a eu de ſauvez que ceux qui étoient dans l'arche.

M. GAUTIER.

Comment dans l'arche ! ah Monſieur Gonin, laiſſez-moi un peu répondre à celui-là, Monſieur, parlez-vous de l'arche du tems du déluge ?

M. GERMAIN.

Sans doute.

M. GAUTIER.

Pao ! il eſt bien à preſent queſtion du déluge. N'eſt-ce pas M. Gonin.

M. GONIN.

Fort bien Monſieur Gautier.

M. GAUTIER.

Ma foi Monſieur Kinſman, avoüez que nous ſommes ici plus ferrés qu'en Angleterre ; & cela vient ſans doute de ce que vous êtes là parmi des heretiques qui vous gâtent l'eſprit.

M. GERMAIN.

Oüi Meſſieurs vos reponſes ſont aſſurement très-ſolides, & j'en ſens toute la force. Prrr. patata ? cela eſt ſans replique. Mais avoüez-moi auſſi que votre façon d'être Catholiques à Paris eſt toute ſinguliere, & que vous êtes ici Catholiques comme on ne l'eſt ſûrement point ailleurs.

M. GONIN.

Toute l'Egliſe, Monſieur, eſt dans un aveuglement pitoyable, & la preuve en eſt plus claire que le jour, puiſque nous en avons des miracles.

M. GERMAIN.

Parlez-vous, Monſieur, des miracles ridicules de votre S. Paris ?

M. GONIN.

Comment donc, Monſieur ! tout Paris les a vûs, tout Paris les croit & les revere.

M. GAUTIER.

Pour moi je ne les ai pas vûs ; mais

je me ferois hacher pour les ſoûtenir.

M. GERMAIN.

Diſtinguons, s'il vous plaît, Meſſieurs, pluſieurs Paris dans Paris. Il y a un Paris compoſé de badauds & de badaudes qui n'ont ni lumieres, ni ſcience, ni diſcernement, gens ailez à ſéduire, que les ſubtilités d'un charlatan & la moindre apparence de merveille raviſſent en admiration. Voilà le Paris qui croit vos miracles. Mais je vois un autre Paris qui n'en croit rien. Ce ſont toutes les perſonnes éclairées & ſenſées, ſans excepter même ceux de vos Janſeniſtes que la paſſion ou les préjugés n'aveuglent pas entierement. Voilà donc tout Paris badaut & ignorant démenti par tout Paris ſenſé & éclairé. Choiſiſſez duquel des deux Paris vous voulez être.

M. GONIN.

Monſieur, Monſieur, vous n'oſeriez venir à. Saint Medard tenir de pareils diſcours.

M. GERMAIN.

Oh je m'en donnerai bien de garde. Mais cette fureur populaire dont on a vû à S. Médard tant d'effets ſcandaleux juſqu'aux pieds des Autels, n'eſt-elle pas une preuve ſenſible de la fauſſeté de ces miracles? Car comment oſez-vous les donner pour indubitables, lorſque vous

ôtez aux gens peu credules la liberté de les examiner de près & de les critiquer? Eſt-ce ainſi que ſe faiſoient les miracles de l'Evangile? Non, ils ſe faiſoient en preſence des Scribes & des Phariſiens ennemis. Auſſi les Juifs n'oſant les conteſter étoient reduits à les attribuer au Demon. Voilà ce que j'appelle des Miracles; mais les vôtres n'ont pas même l'ombre de réalité.

M. GAUTIER.

Eh bien Monſieur, vous les verrez de vos yeux. M. Gonin, allez je vous prie hâter M. Caffart.

M. GONIN.

J'y cours Monſieur.

M. GERMAIN.

Ce ſpectacle je vous aſſure, me paroît fort peu interreſſant; mais n'importe. Je vais en attendant donner quelque ordre chez moi.

M. GAUTIER.

Adieu Monſieur, ne manquez pas de revenir. (*Il rentre*)

*‡**‡**‡**‡**‡**‡**‡**‡**‡**‡*

SCENE VII.

VALERE, M. GERMAIN.

M. GERMAIN *s'en allant.*

O Ciel dans quelle maiſon allois-je établir ma niéce ! Quelle eſpece de Catholiques, autant valoit-il demeurer Proteſtant.

VALERE.

Monſieur, Monſieur.

M. GERMAIN.

Qui eſt-ce qui m'appelle ?

VALERE.

Un mot s'il vous plaît.

M. GERMAIN.

Puis-je vous être bon à quelque choſe ?

VALERE.

Helas ! vous pouvez me rendre la vie. Je ſuis le fils de M. Gautier que vous venez de quitter. J'ai ſçû de mon Pere qu'un parent que j'ai en Angleterre doit arriver inceſſamment avec ſa niéce pour me la faire épouſer, & que vous êtes ami de mon parent.

M. GERMAIN.

Cela eſt vrai.

VALERE.

Ah Monſieur, permettez-moi de vous conjurer par tout ce que vous avez de plus cher au monde de ne pas ſolliciter ce mariage, & d'en détourner mon parent. Ce diſcours vous étonne, parce le parti vous paroît ſans doute très-avantageux pour moi, mais il faut vous avoüer que mon cœur eſt engagé ailleurs, & que rien ne peut...

M. GERMAIN.

Il ſuffit, Monſieur : j'entens tout le reſte; mais ſoyez tranquile. C'eſt un projet qui ne s'executera pas.

VALERE.

Me dites-vous vrai?

M. GERMAIN.

Rien de plus certain; & je vous en dirai volontiers la raiſon, quoique je ne l'aye pas encore dite à M. votre Pere. La voici. M. Germain de Londres devenu Catholique depuis un an n'apprehende rien tant que de ne l'être qu'à demi, parce qu'il eſt perſuadé que c'eſt ne l'être pas du tout. Ce qu'il apprehende pour lui, il le craint encore plus pour ſa niéce moins capable que lui de ſe défendre de la ſeduction. Or quand il trouvera M. votre Pere livré comme il eſt au parti Janſeniſte, & ſa maiſon obſedée par des Docteurs de cette cabale, je ſuis ſûr

qu'il ne pourra jamais ſe reſoudre à expoſer ſa niéce à tomber dans le Janſeniſme après avoir abjuré le Calviniſme. Vous autres François vous trouverez ſans doute trop de delicateſſe dans cette conduite. Vous croyez être Catholiques parce que vous vous dites tels. Mais nous autres nouveaux convertis nous ſommes un peu plus ſcrupuleux.

VALERE.

Vous me raviſſez, Monſieur, par les aſſûrances que vous me donnez & je ſens une joye que je ne ſçaurois exprimer. O charmante Iſabelle ! je puis enfin me livrer tout entier à l'eſperance de vous poſſeder. Adieu, Monſieur, je vous rends mille graces.

M. GERMAIN.

Que vient-il de dire d'Iſabelle? auroit-il vû ma niece, & en ſeroit-il déja devenu amoureux ? cela n'eſt gueres poſſible. Quoi qu'il en ſoit, mon parti eſt pris, & je reviendrai bien-tôt le déclarer à Monſieur Gautier.

Fin du deuxiéme Acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

M. GERMAIN *ſeul.*

C'En eſt fait ; il faut me faire connoître à M. Gautier, & en lui déclarant qui je ſuis, lui apprendre les juſtes raiſons que j'ai de renoncer à mon premier deſſein. Helas ! il me traitera de ridicule, d'eſprit foible & de caractere outré. Q'importe ? mépriſons de vains diſcours, & abandonnons un ſéjour deſormais trop dangereux. Quelle bizarrerie dans nos deſtinées ! mon Grand-Pere ſe refugia en Angleterre pour y profeſſer librement la Religion Proteſtante, & moi j'y retourne pour vivre en paix dans la Religion Catholique. O Ciel ! comment les François ſi bien inſtruits par les malheurs des ſiecles paſſez oſent-ils ſe livrer encore à l'eſprit d'erreur !

SCENE II.

M. GAUTIER, M. GERMAIN.

M. GAUTIER.

AH Monſieur ! je ſuis charmé de vous revoir ! mais on vient de me faire ſçavoir que nos miracles n'arriveront ici que dans une heure ou deux. Il faut que ayez la bonté d'attendre.

M. GERMAIN.

Je vous aſſuré, Monſieur, que je ne ſuis nullemeut curieux de ce ſpectacle. On m'a aſſuré que ces prétendus miracles n'étoient que des impoſtures payées par une cabale pour ſéduire le peuple. Je ſçais en particulier un Anglois * qui y jouë, dit-on, ſon rôle avec beaucoup de ſuccès, & comme il eſt de la connoiſſance de mon valet qu'il eſt venu chercher tantôt, je ne voudrois pas jurer que mon valet-même tout Proteſtant qu'il eſt, ne ſoit actuellement un des acteurs

* *Tout Paris ſçait qu'entre les principaux fauteurs & convulſionaires de S. Paris il y avoit un Anglois qui avoit des convulſions pour obtenir la gueriſon de ſa femme.*

de la Scene, quoi qu'assurément il se porte mieux que vous & moi ; mais parlons d'autre chose. Croyez-vous me bien connoître ?

M. GAUTIER.

N'êtes vous pas M. Kinsman ?

M. GERMAIN.

Il est vrai, mais ce nom Anglois vous trompe ; & vous ne sçavez pas que M. Kinsman en Anglois est en François M. Germain.

M. GAUTIER.

Quoi vous êtes Monsieur Germain?

M. GERMAIN.

Lui-même.

M. GAUTIER.

Mon Cousin M. Germain ?

M. GERMAIN.

C'est moi même.

M. GAUTIER.

Ah ! quel transport je ressens dans ce moment ! que j'ai de joie à vous embrasser !

M. GERMAIN.

Je vous suis bien obligé de ces sentimens, & j'y réponds par l'amitié la plus sincere ; mais....

M. GAUTIER.

Eh pourquoi ne vous êtes vous pas fait connoître plûtôt ?

M. GERMAIN.

J'aurois peut-être mieux fait de ne me pas faire connoître du tout.

M. GAUTIER.

Comment donc ? Que voulez-vous dire ?

M. GERMAIN.

C'eſt qu'il faut que je vous quitte, & que je retourne en Angleterre.

M. GAUTIER.

N'avez vous point amené votre niece ?

M. GERMAIN.

Elle eſt ici, mais je la ramene avec moi.

M. GAUTIER.

Quoi ! vous avez changé de penſée ?

M. GERMAIN.

Oüi.

M. GAUTIER.

Eh pourquoi ?

M. GERMAIN.

Helas !

M. GAUTIER.

Je ne comprens rien à un changement ſi prompt. Vous eſt-il ſurvenu quelque accident ? Vous avez l'air chagrin & rêveur. Ne me cachez rien je vous prie.

M. GERMAIN.

Voici le fait, Monſieur, nous avions crû mon frere & moi que ma niece devenant votre belle fille trouveroit chez vous un aſile contre l'erreur, & des exem-

ples qui l'affermiroient dans la foi Catholique qu'elle a embraſſée depuis peu. Je vois avec chagrin mes eſperances trompées. Votre maiſon eſt ouverte aux ſéducteurs : on y debite les plus dangereux principes ; on n'y reconnoît point les regles de la ſoûmiſſion dûë à l'Egliſe & aux Paſteurs : on s'y dit Catholique & on ne l'eſt point. Trouvez bon s'il vous plaît que je n'expoſe point ma niece à perdre l'avantage ineſtimable qu'elle a d'être dans la vraye foi.

M. GAUTIER *riant.*

Ah, ah, ah, ah! voilà qui eſt plaiſant. Vous voulez rire aſſurement.

M. GERMAIN.

Non, Monſieur, je vous le jure.

M. GAUTIER.

Parbleu cela n'eſt pas poſſible. Ah, ah, ah, ah ! ne nous ferez-vous pas auſſi ſigner la Conſtitution & l'infaillibilité du Pape ?

M. GERMAIN.

J'ai prevû Monſieur, que ma ſimplicité vous feroit pitié, & que vous ririez de ma délicateſſe. Mais l'interêt de ma religion l'emporte ſur moi ; & je vous parle ſi ſerieuſement que je prens congé de vous & vous dis adieu.

M. GAUTIER.

Attendez donc, Monſieur, attendez. Que voulez-vous dire ? eſt-ce que vous me prenez pour un heretique moi ?

M. GERMAIN.

Il ne me convient point d'employer avec vous des termes odieux. Mais je vous avoüerai franchement que je ne vous croi pas Catholique.

M. GAUTIER *riant.*

Ah, ah, ah, ah ! je ſuis donc heretique ?

M. GERMAIN.

Vous en conclurez tout ce qu'il vous plaira.

M. GAUTIER.

Moi heretique ! heretique moi ! eſt-ce pour tout ce que je vous ai dit tantôt ? bon vous ne ſçavez donc pas que c'eſt là ce qu'on appelle à Paris être Catholique & Archicatholique ? Oh ! nous n'en voulons point d'autres dans ce Païs-ci.

M. GERMAIN.

Cela ſeroit fort bon ſi Paris avoit le droit de déterminer ce qui fait le Catholique & ce qui ne le fait pas ; mais Paris ne tient dans l'Egliſe qu'un très-petit coin, dont l'exemple & l'autorité ne donneront aſſurement jamais la loi à tout le reſte. Mais il eſt inutile de diſputer. Je ne vous perſuaderai apparemment pas,

& vous ne me ferez pas non plus changer de ſentiment. Ainſi permettez-moi de prendre congé de vous.

M. GAUTIER.

Non, Monſieur, je ne ſouffrirai pas abſolument que vous nous quittiez comme cela. Car enfin ne vous rendrez-vous pas ſi je vous fais voir des miracles?

M. GERMAIN.

Des miracles pour ſoûtenir l'erreur!

M. GAUTIER.

Oüi des miracles. Voilà ce qui m'a mis malgré moi du parti de ces Meſſieurs. Car tel que vous me voyez, j'étois auparavant preſque auſſi zelé Moliniſte que vous; mais quand j'ai vû des miracles, Monſieur, quand j'ai vû des miracles, oh parbleu j'ai changé de ſentiment. Je me ſuis déclaré hautement contre le Pape & les Evêques, & j'ai pris parti pour la nouvelle doctrine.

M. GERMAIN.

Quoi vous avez vû des miracles?

M. GAUTIER.

Vû? Non pas tout à fait; mais c'eſt comme ſi je les avois vûs, puiſque tout Paris les a vûs & les voit & les croit. En un mot il ne tiendra qu'à vous de vous

en convaincre par vous-même. Il doit venir ici des gens gueris. Ayez pour moi la complaiſance de ſuſpendre votre réſolution juſqu'à ce que vous les ayez vûs.

M. GERMAIN.

Je le veux bien ; mais voici mes conditions. Puiſque ce ſont ces prétendus miracles qui vous ont rendu Janſeniſte, vous ne devez pas héſiter de renoncer à ce parti ſi ces miracles ſont faux ; & en ce cas-là non ſeulement je ſuſpendrai ma réſolution, mais j'executerai de tout mon cœur mon premier deſſein. Me promettez-vous de changer de ſentiment, ſi en examinant tantôt ces miracles, nous en découvrons la fauſſeté ?

M. GAUTIER.

Oh ! je ne ſerai pas dans cette peine-là. Venez venez toûjours.

M. GERMAIN.

J'y viendrai puiſque vous exigez de moi cette complaiſance. Mais il faut que je mene auparavant ma niece faire viſite à une de ſes amies pour lui dire adieu.

SCENE III.

M. GAUTIER, MATHURIN *avec un écritau.*

M. GAUTIER.

EH bien mon enfant, m'apportes-tu ce que je desire ?

MATHURIN.

Oüi. Velà d'abord l'écriteau du Carquan.

M. GAUTIER *lisant.*

Imprimeur de nouvelles Ecclesiastiques. Quel trésor ! on a donc consenti à te ceder ce précieux monument ?

MATHURIN.

Oüi, mais vous ne l'aurez pas volé ; car il vous en coutera dix pistoles. *

M. GAUTIER.

Quoi ! on ne m'en demande que dix pistoles ! ces gens-là sont fous. Je leur en aurois donné quarante.

* *C'est un fait connu que lorsqu'un des Gazettiers Jansenistes fût mis au Carquan, quelques bonnes ames du parti acheterent assez cher l'Ecriteau & les cordes comme des précieuses reliques d'un Saint Confesseur.*

MATHURIN.

Ah oüi-dà ; & vous ne les aviez pas hier pour les donner à votre Procureur pour votre procès.

M. GAUTIER.

Voyez la belle comparaiſon !

MATHURIN.

Quel diantre voulez-vous donc faire avec cette belle nippe là ?

M. GAUTIER.

Je veux lui faire faire un beau cadre doré avec une glace, & l'expoſer dans l'endroit le plus apparent de ma maiſon.

MATHURIN.

Oh vous n'y êtes pas, Monſieur, vous n'y êtes pas.

M. GAUTIER.

Comment je n'y ſuis pas ?

MATHURIN.

Non, vous dis-je ; car je lui ferois bâtir moi une belle petite Chapelle tout exprès, & j'y mettrois douze lampes tout autour.

M. GAUTIER.

Non, non, ce que je veux faire ſuffit.

MATHURIN.

Et cette corde-là, Monſieur, la gardez-vous itou ?

M. GAUTIER.

Comment ſi je la garde !

MATHURIN.

Oh dame ! c'eſt que c'eſt un joli bijou.

M. GAUTIER.

Je ne la donnerois pas pour une chaîne d'or.

MATHURIN.

Voiez ce que c'eſt! mais Monſieur avec votre permiſſion, combien donneriez-vous donc pour la corde d'un pendu ?

M. GAUTIER.

Pour la corde d'un pendu ?

MATHURIN.

Oüi, car du moins celle là on dit qu'elle porte bonheur.

M. GAUTIER.

Vas, ſi quelqu'un de nos Meſſieurs vouloit ſe faire pendre, je t'aſſure que j'acheterois bien cher de ſes reliques.

MATHURIN.

Oüi, mais il m'eſt avis qu'il ne ſe preſſeront pas.

M. GAUTIER.

Et l'autre Piece que j'ai demandée, on ne te l'a pas donné ?

MATHURIN.

Quoi ! la perruque de ce Monſieur Queſnel *

M. GAUTIER.

Ma foi Monſieur n'achetez pas celle-là ; car ils veulent la vendre trop cher. Ils en demandent cent piſtoles.

* *Voyez la note ci-après.*

M. GAUTIER.

Cent piſtoles ! c'eſt bien cher en effet; mais n'importe il faut que je l'aye.

MATHURIN.

Eh fi donc Monſieur ; c'eſt une vielle tignaſſe qui ne vaut pas quatre deniers.

M. GAUTIER.

Pauvre ſot ! que tu comprens peu le prix de cette piece là !

MATHURIN.

Mais où diantre prenez-vous cent piſtoles pour acheter ça.

M. GAUTIER.

C'eſt ce qui m'embaraſſe ; mais attends... J'ai là haut un reliquaire qui eſt très-precieux , comme tu ſçais , non ſeulement par les reliques qu'il contient, mais encore par la matiere qui eſt d'or.

MATHURIN.

Miſericorde , Monſieur ! eh je vous ai oüi dire que c'étoit un preſent qu'un Pape avoit fait à un de vos grands-peres.

M. GAUTIER.

Juſtement : cela vient de Rome & d'un Pape , & c'eſt pour cela que je ne me ſoucie pas de le garder. Ainſi tu n'as qu'à le porter à cet homme, & donnez-le lui pour la perruque. Je gagnerai au change.

MATHURIN.

Oüi ma foi , voilà un profit tout

clair. Mais ſi pourtant il n'eſtime pas ce reliquaire-la cent piſtoles, il demandera du retour. Qu'eſt-ce que vous lui donnerez ?

M. GAUTIER.

Ma foi je n'en ſçais rien. Attends.... je ſonge que j'ai encore là haut un portrait de feuë ma femme qui vaut de l'argent, tu n'as qu'à le donner.

MATHURIN.

Quoi Monſieur, vous troquerez comme ça. C'étoit une ſi bonne femme, & vous l'aimiez tant.

M. GAUTIER.

Oüi je l'aimois en effet, & ſon ſouvenir m'eſt encore cher. Mais que veux tu que je faſſe ? cette perruque eſt une piece qu'il ne faut pas manquer. L'enchere va s'y mettre, & je donnerois tout pour l'avoir. Va-t'en vîte, & fais ce que je te dis.

MATHURIN *s'en allant.*

Allons donc, mais le cœur me ſaigne, & je vois bien que ſi Dieu n'y met la la main, mon maître va devenir fou.

SCENE IV.

M. GAUTIER, UN MARCHAND *d'Images.*

M. GAUTIER

AH voici notre imagier. Eh bien, Monſieur, nous apportez-vous quelque choſe de neuf.

LE MARCHAND.

Oüi j'ai des eſtampes admirables que vous n'avez point encore vûës. Vous n'avez qu'à les parcourir l'une après l'autre.

M. GAUTIER *prenant un paquet.*

Qu'eſt-ce que c'eſt celle-ci ?

LE MARCHAND.

Ce ſont les communes, & on les trouve par-tout affichées dans Paris. C'eſt le portrait de Queſnel, celui de Janſenius, de S. Cyran, d'Arnaud, de M. d'Utrecht & de quelques autres, avec des vers à leur loüange. Ce ſont là les images ſerieuſes. Remarquez comme ils ont tous l'air dévot & tendre. Mais voici les plaiſantes. C'eſt Eſcobart avec un air hideux & tetrique, ſon confrere Molina avec ſon nés retrouſſé & ſon bonnet à trois

cornes. Cela fait beaucoup rire ; mais voici les belles. Regardez celle-ci.

M. GAUTIER.

Oh ! oh ! elle me paroît bien hiſtoriée. Qu'eſt-ce que cela repreſente.

LE MARCHAND.

Je vais vous l'expliquer. Vous voyez bien ce grand pont ſur cette riviere qui eſt large & profonde.

M. GAUTIER.

Oüi ; mais quelle eſt cette longue proceſſion qui marche ſur le pont & qui tombe dans la riviere.

LE MARCHAND.

Ne le voyez-vous pas ? ce ſont les Conſtitutionnaires. A la tête de la proceſſion on portoit pour étendart la Conſtitution. Ces quatre Papes la ſuivoient avec tous les Cardinaux, le Concile Romain & tous les Evêques de l'Egliſe. Enſuite voilà tout le Clergé du ſecond ordre qui ſuit en foule, ignorant ce qui eſt arrivé à ceux qui les précédoient. Le Clergé eſt ſuivi de toutes les Univerſitez & de tous les Ordres Religieux. Mais qu'eſt-il arrivé ?

M. GAUTIER.

Voyons, voyons.

LE MARCHAND.

Tandis que les Papes & toute l'Egliſe marchoient en triomphe ſur le pont, qua-

tre Docteurs, deux ou trois Evêques, & un Moine tous François, travailloient à ſaper le pont. Tenez vous voyez qu'ils ont encore les outils à la main. Ils en ſont venus à bout; & patatra voilà les quatre Papes dans la riviere avec les Cardinaux & toute leur ſuite. La Conſtitution eſt noyée : ſauve qui peut. Voyez voyez comme les Ieſuites barbottent pour ſe ſauver à la nage. On diroit que c'eſt ſur cela qu'on a fait ce couplet ſi ingenieux. *Ils ſont chûs dans là riviere.*

M. GAUTIER.

Mais qu'eſt-ce que je vois là dans ce coin.

LE MARCHAND.

Juſtement. C'eſt S. Pierre qui vient dans ſa nacelle pour empêcher l'Egliſe noyée; mais il a beau ramer & faire effort pour aborder : il eſt entraîné par le courant & toute l'Egliſe eſt à vau-l'eau

M. GAUTIER.

Il faut avoüer que cela eſt joliment imaginé. Voyons-en une autre

LE MARCHAND.

Tenez Monſieur, voyez-vous ces deux bâtimens ? en voilà un lourd maſſif & antique, déja ruïné & tombant en pieces : c'eſt l'Egliſe de Rome. Remarquez comment les Jeſuites en s'efforçant d'en ſoûtenir

ſoûtenir les débris ſont écraſés ſous les ruïnes. Voilà le Pape à une fenêtre qui appelle du ſecours ; mais perſonne ne l'entend, & un Chanoine François lui répond par la chanſon : *voilà comme à Paris on ſe rit de Rome.* Il n'y a rien de plus joli que cela.

M. GAUTIER.

Cela eſt vrai.

LE MARCHAND.

Mais remarquez à preſent l'Egliſe de France qu'on bâti de ce côté ci. C'eſt, comme vous voyez, un bâtiment à la moderne, d'une architecture legere & degagée, dans le goût François. Voyez avec quelle ardeur tous ces gens travaillent à élever l'édifice, hommes & femmes pêle mêle avec des Prêtres & des Moines, s'encourageant les uns les autres, & s'excitant au travail. Voilà les Curés du Dioceſe de Sens qui portent la hotte : ceux d'Orleans qui ſervent la Gruë. Voici les Ecrivains de M. de M. qui gâchent du mortier : des Moines blancs qui pilent du plâtre, des Moines noirs qui ſont les forgerons, & ainſi du reſte.

M. GAUTIER.

Je ne vois pas là les chefs de l'entrepriſe.

LE MARCHAND.

Ils n'ont garde d'y paroître. Ils travaillent ſous terre, partie par humilité, partie par prudence, & en partie auſſi parce que comme l'Edifice n'eſt pas bien ſolide, ils ſont obligés de l'étançonner à tous momens. Ceux que vous voyez là ſervir de Picqueurs, ce ſont des Peres de l'Oratoire & des Curés de Paris. Ceux-là ne ſe cachent pas. L'auteur des nouvelles Eccleſiaſtiques ici dans ce réduit obſcur tient le journal des travaux, & Madame Perrette tire de ſa boëte dequoi payer les ouvriers. Ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt que voilà, comme vous voyez, les Avocats qui ſe ſont emparés du haut du bâtiment : les Curés du rés de chauſſée : de ſorte que les Evêques ſeront obligés de coucher dehors.

M. GAUTIER.

Cela eſt fort plaiſant. Voyons, voyons encore.

LE MARCHAND.

En voici une qui plaît à beaucoup de gens, ſur-tout à nos Dames : c'eſt comme dit ſon titre : *la veritable image de l'Egliſe.* Voilà, comme vous voyez, un amphitheatre bien garni. Mais remarquez d'abord comment on chaſſe de l'aſſemblée les ſept péchés mortels repreſentez ſous des figures ſimboliques.

M. GAUTIER

Cela veut-il dire que ceux qui ſont en peché mortel ne ſont pas de l'Egliſe ?

LE MARCHAND.

Sans doute, c'eſt un article de foi de notre Egliſe.

M. GAUTIER.

J'apprends tous les jours quelque choſe de nouveau ; car cela n'eſt pas dans le catechiſme. Mais ne ſont-ce pas quatre Papes que je vois là étendus par terre au pied de l'amphitheatre ?

LE MARCHAND.

Oüi ce ſont les Papes Libre, Vigile, Honorius & Jean 22. Ils ſont tombés du haut en bas de l'amphitheatre. L'un a la cuiſſe caſſée, l'autre a l'épaule démiſe, & le pauvre Libere s'eſt caſſé le col.

M. GAUTIER.

Cela eſt charmant.

LE MARCHAND.

Mais admirez ſur-tout comme tous les rangs ſon bien diſpolés ſur l'amphitheatre. On a coutume de donner le premier rang au pape comme au Chef de l'Egliſe. Cela eſt juſte ; mais lui donner un rang à part qui l'éleve au deſſus des autres, comme on faiſoit autrefois, cela ſeroit ridicule aujourd'hui. Ainſi vous voyez qu'on l'a placé ſur le premier banc, au milieu, parce qu'il eſt comme on

dit, *Primus inter Pares*; mais on a des Evêques à ſes côtés qui ſont de plein pied & de niveau avec lui.

M. GAUTIER.

Cela eſt bien, mais je voudrois qu'on y eût auſſi placé des Curés.

LE MARCHAND.

Pourquoi des Curés?

M. GAUTIER.

C'eſt que dans un ouvrage nouveau (*a*) que j'ai lû, on ſoûtient, comme vous venez de dire, que les Evêques ſont égaux au Pape, (*b*) & on prouve en même tems que les Curés ſont égaux aux Evêques: (*c*) par conſequent les Curés ſont égaux au Pape.

LE MARCHAND.

Votre reflexion eſt bonne, & il faudra bien qu'on en vienne là; mais en attendant devinez qui ſont ces Evêques qu'on a mis là à côté du Pape?

M. GAUTIER.

Que ſçais-je moi? ce ſont peut-être des Evêques d'Italie ou d'Eſpagne. Tous les Evêques ne ſont-ils pas bons pour cela?

(a) *Les Sarcelies* (b) *Pages* 22. 23. (c) *Pages* 5. & 6. *de l'Avertiſſement. Ces deux dogmes ſont en mille autres endroits des ouvrages Janſeniſtes.*

M. GAUTIER.

Fi donc, compte-t'on pour quelque choſe les Evêques de ce Pays-là ? Voilà M. l'Archevêque d'Utrecht, voilà M. de S. Voici M. de M. & un autre qu'on ne nomme pas, quoi qu'il ne ſoit gueres moins eſtimable que les autres.

M. GAUTIER.

Ah ! ah ! le Pape n'eſt-il pas un peu étonné de ſe voir dans cette compagnié là ?

LE MARCHAND.

Vraiment ! il voudroit bien s'en debaraſſer. Mais il a beau faire. Voyez comment ils s'accrochent & ſe tiennent au S. Siege. Ils ſont attachés & unis au Pape malgré lui.

M. GAUTIER.

Mais pourquoi ne ſont-ils que quatre ?

LE MARCHAND.

Bon ! il y en a encore trois de trop. Ne ſçavez-vous pas que c'eſt un principe de notre Egliſe que ni la pluralité, ni même tout le corps des Evêques n'a nulle autorité dans l'Egliſe, pourvû qu'il y en ait ſeulement un ou deux qui les contredifent. (a) Auſſi voyez-vous que leurs places ſont priſes par les Prêtres, ſurtout par les Appellans. Voilà même des

(a) *Lettre de M. de Montpellier au Roi.*

Avocats & d'autres laïcs qui ſe ſont mêlés parmi eux, comme vous voyez auſſi des femmes aſſiſes parmi les Docteurs. Cela fait un Concile le plus joli du monde; & ſi ces figures là pouvoient parler, Dieu ſçait ſi vous entendriez un beau ramage.

M. GAUTIER.

Il me ſemble que voilà bien des ſymboles qu'on a donnés à pluſieurs de ces perſonnages.

LE MARCHAND.

Oüi. Liſez cet écriteau. *Libertés de l'Egliſe Gallicane*: c'eſt un Avocat qui le tient. Voilà des Curés qui portent des croſſes, & des Abbeſſes qui portent des mitres. Voilà des Laïcs qui tiennent l'encenſoir. Voilà une femme qui tient un Saint Auguſtin. Et voilà une autre habillée en habits ſacerdotaux pour dire la Meſſe; & toute cette multitude qui occupe les derniers rangs porte les clefs à la main, comme on en donne à Saint Pierre, pour marquer que la juriſdiction de l'Egliſe reſide dans tout le corps des fideles, & non pas dans les ſeuls

Paſteurs. (a)

M. GAUTIER.

Attendez donc, je ne vois pas là beaucoup de Moines.

LE MARCHAND.

Pardonnez-moi : voilà des Moines noirs ; en voilà quelques blancs, & des noirs & blancs. Mais prétendez-vous y trouver des Auguſtins, des Franciſcains, des Minimes, des Jeſuites, des Theatins & tous les autres ? Tous ces gens là ne ſont pas de l'Egliſe. Mais, Monſieur, ce que vous voulez que je vous laiſſe : car l'heure me preſſe d'aller quelque part où j'ai promis.

M. GAUTIER.

Ah de grace, Monſieur, montrez-moi vos autres eſtampes ; car elles m'amuſent infiniment.

LE MARCHAND.

Depêchons donc : tenez voilà un jeu d'eſcarpolete aſſez plaiſant. Vous voyez ſur le bout de cette poutre le Pape avec tous les Evêques entaſſés les uns ſur les autres ; & en bas une multitude infinie

(a) *Conſultation de M M les Avocats pour M. de Senez.*

Repreſentations juſtes & reſpectueuſes à nos Seigneurs les Cardinaux, Archevêques & Evêques aſſemblés extraordinairement.

de Prêtres & de Docteurs qui tirent de toutes leurs forces. Naturellement ce bout là devroit emporter l'autre où il n'y a que deux Evêques d'une figure assez mince : point du tout ; ce sont ces deux ci qui emportent les autres ; & qui pesent le plus. En voici une autre qui represente la sainte fuite.

M. GAUTIER.

Qu'est-ce que c'est que la sainte fuite ?

LE MARCHAND.

Comment vous ne sçavez pas qu'on appelle ainsi la pieuse apostasie des Moines d'Orval & des Chartreux de Paris ? on en en doit instituer une fête dans le nouveau calendrier de notre Eglise. Voyez vous ici comment les Chartreux descendent de leurs murs par une échelle, & qu'à mesure qu'ils descendent, des Dames charitables leur mettent des habits rouges & des chapeaux bordés. Les premiers sont déja en chemin pour se rendre en Hollande, & voici la pieté & la foi qui les invitent en leur montrant à Utrecht un Monastere tout brillant de lumiere & tout embrasé du feu de la charité, tandis que la Chartreuse de Paris demeure couverte de tenebres épaisses où le diable se cache pour souffler le poison de la soûmission à l'Eglise & de la fi-

delité aux vœux de religion.

M. GAUTIER.

Eſt-ce là tout ?

LE MARCHAND.

En voici encore deux. L'une repreſente le glorieux triomphe de ce Saint Confeſſeur qui fut mis au carquan, & l'autre le cimetiere de S. Medard ou le tombeau de S. Paris. Voyez-vous cette femme étenduë ſur le tombeau ? Elle eſt ſi peu maîtreſſe d'elle-même dans la ferveur de ſes convulſions qu'elle ne garde pas toutes les bienſeances. (*a*) Ce Prêtre pſalmodiant qui la regarde en a l'ame attendrie de devotion & voilà à ſes côtés une jeune fille qui en pſalmodiant avec lui ne peut s'empêcher de rire ſous cappe. Mais je n'ai pas le tems de vous expliquer tout cela & vous le comprendrez aſſez par vous-même.

M. GAUTIER.

Oh ça, envoyez moi douze eſtampes de chaque eſpece pour en faire préſent à diverſes perſonnes, & je vous payerai la premiere fois. Adieu Monſieur.

(a) *C'eſt un fait notoire & qui a ſcandaliſé tout Paris, que des femmes & des filles ſe ſont données en ſpectacle ſur le tombeau d'une maniere ſi indecente que les yeux les moins chaſtes en étoient bleſſés. La circonſtance qu'on a ajoûtée d'un Prêtre pſalmodiant avec une jeune fille qui ſourit à chaque ſaut perilleux d'une ſauteuſe, eſt atteſtée par des temoins oculaires dignes de foi.*

SCENE V.

M. GAUTIER, MATHURIN.

M. GAUTIER.

EH bien, Mathurin, avons nous la ſainte perruque ? (*a*)

(a) *Dom Thiery Benedictin décrit ainſi ſa reception en Hollande.*

„ Telle fût mon cher, mon entrée triomphante „ en Hollande. Admirons Dieu & le remercions. „ Qu'il fait bon ſouffrir pour la verité & la juſtice : „ je vous avoüe qu'il ne me ſouvient pas d'avoir ſenti de ma vie une ſi douce conſolation. Elle augmenta de beaucoup lorſqu'après le diner on me „ logea dans l'appartement de mon glorieux Pere „ Queſnel de ſainte memoire, qu'on me donna ſon „ lit ſur lequel il eſt mort & où je repoſe ſi bien, „ & que m'ayant abandonné tous ſes meubles, on „ me confia encore ſon cabinet pour y travailler, „ & où je vous écris au milieu de ſes livres & de „ ſes papiers dont je ſuis le maître ; auſſi-bien que „ de tous ceux qui ſont dans la maiſon. J'ai actuellement une de ſes perruques ſur la tête, & je reſpire à longs traits l'air ſalutaire qu'il a ſanctifié : „ jugez ſi je ſuis à plaindre. Cela vaut-mieux que ma „ Patrie „ *Lettre de Don Thyerry dans la 5. Lettre de Paul Hoynick ad Erkelium.*

MATHURIN.

Oüi, voyez la belle toiſon ! mais vous aviez bien raiſon de dire que l'enchere s'y mettoit ; car j'y ai eu bien de la peine.

M. GAUTIER.

Comment donc cela ?

MATHURIN.

Comment ! Parguienne c'eſt que drès là que je l'ai eu priſe, & miſe dans ma poche, voilà-t'il pas qu'il eſt venu une grande Madame qu'ils appelloient Madame la Ducheſſe de... je ne ſçais plus ſon nom, qui la vouloit avoir itou, & qui diſoit comme ça qu'elle vouloit s'en faire un chignon. * Oh dame ! j'ai tenu bon moi ; & l'homme lui a dit comme ça qu'il me l'avoit baillé ; mais qu'il lui donneroit de vieux rabats de ce M. Queſnel pour s'en faire une Palatine. Ca l'a un peu conſolée.

M. GAUTIER.

Donnez-la moi. O reſte precieux du plus grand homme de nos jours !

MATHURIN.

N'eſt-il pas vrai que velà une belle relique.

* *Je pourrois citer quelques Dames Janſeniſtes de Paris qui ont eu l'extravagance de ſe coëffer dans un goût à peu près ſemblable.*

M. GAUTIER.

Oüi Mathurin : croirois-tu bien que toutes les parures mondaines brillent moins à mes yeux.

MATHURIN.

Oh Dame oüi, ça treluit diablement. Morgué j'enrage.

M. GAUTIER.

Que j'aurai de joie à la porter !

MATHURIN.

Que j'aurois de plaiſir moi à la jetter au feu !

M. GAUTIER.

Mais je n'ai garde de la mettre à tous les jours. Je ne la veux porter que les jours de grande fête.

MATHURIN.

Oh oüi, ſur-tout le mardi gras. Ca fera un Carême-prenant.

M. GAUTIER.

Voyons, eſſayons-la. Met la moi ſur la tête.

MATHURIN.

Pardi Monſieur, attendez donc que je la peigne.

M. GAUTIER.

La peigner ! donne-t'en bien de garde. Ne vois-tu pas que ce mauvais ordre où elle eſt releve ſon éclat ?

MATHURIN.

Eh ſi Monſieur, je vous dis moi qu'elle reſſemble à un vrai nid de pie.

M. GAUTIER.

Tu es un ſot. Mets la moi ſur la tête, te dis-je..... là..... eſt-elle comme il faut? eſt-elle bien droite ?

MATHURIN.

Là velà comme de cire, (*riant*) Ah, ah, ah !

M. GAUTIER.

De quoi ris-tu? eſt-ce qu'elle ne me fait pas bien? je ſuis ſûr qu'elle me donne un air charmant.

MATHURIN.

Oüi ma foi : vous reſſemblez un Sorcier qui vient du ſabat.

M. GAUTIER.

Attends. Qu'eſt-ce que je reſſens? tout mon ſang, je penſe, eſt agité d'un mouvement extraordinaire. Mathurin, vîtement un fauteüil, un fauteüil.

MATHURIN *approchant un fauteüil.*

Qu'eſt-ce qu'il y a donc, Monſieur? eſt-ce que vous vous trouvez mal?

M. GAUTIER.

Un fauteüil, te dis-je, un fauteüil. *il s'aſſied.* Ah! .... ouf.... ahi.

MATHURIN.

Eh bien, Monſieur, quelle mouche vous pique.

M. GAUTIER.

Ouf..... je crois que j'ai des convulſions.

MATHURIN.

Des confuſſions ! Quel mal eſt ca ; Monſieur ?

M. GAUTIER.

Mais-toi, ignorant, c'eſt un miracle.

MATHURIN.

Vous verrez que c'eſt cette vilaine perruque-là. Eh ! que ne la jettez-vous donc vîte, Monſieur ?

M. GAUTIER.

Je m'en garderai bien. Ah ! ſi j'étois aſſez heureux pour avoir des convulſions, voyons pourtant ſi je ne me trompe pas.... *il bâille.* a a !

MATHURIN *bâillant par imitation.*

Ma foi Monſieur..... a a... voilà auſſi les confuſſions qui me prennent. Peſte ſoit de la perruque.

M. GAUTIER *éternuant.*

Atche !

MATHURIN.

Bon cela.

M. GAUTIER.

Atche !

MATHURIN.

Dieu vous beniſſe, Monſieur.

M. GAUTIER.

Atche !

MATHURIN.

Courage. Pardi velà une pauvre perruque. Eſt-ce là tout ?

M. GAUTIER.

Oüi ; mais il me ſemble que je ſens

des inquietudes dans les jambes. *il remuë les jambes.* Tiens vois comme elles vont.

MATHURIN.

Eh pardi comment n'iroient-elles pas puiſque vous les remuez ? mais tenez-vous un peu ferme, là, comme ça. Vous voyez bien qu'elles ne vont plus.

M. GAUTIER.

Cela eſt vrai, mais je penſe que mes bras veulent aller auſſi. *Il remuë les bras, & en les agitant, il donne à Mathurin un coup dans le viſage.* *

MATHURIN.

Diable ſoit de vos confuſſions ! voilà-t'il pas un beau miracle de me caſſer la machoire ! allez, Monſieur, tout cela ne ſert de rien. Eſt-ce que ſi je veux remuer les jambes & les bras, je ne le ferai pas bien itou ? tenez.... voyez.... & ſi pourtant je n'ai pas de perruque.

M. GAUTIER.

Je croi que tu as raiſon. C'eſt une imagination que j'ai euë. Redonnez-moi ma perruque, & portez-celle-là dans mon armoire.

M. GAUTIER.

Eh non, Monſieur, vous dis-je, ça

* *Les Convulſionnaires de S. Paris avoient la malice d'en faire autant à ceux qui s'approchoient trop près pour les regarder*

n'eſt bon qu'à faire un épouvantail de cheneviere.

M. GAUTIER.

Mathurin, encore une fois, tu te mêles de raiſonner, & tu n'és qu'une bête. Je ne voudrois pas pour beaucoup ne pas poſſeder ce tréſor-là.

MATHURIN *reportant la perruque.*

Ce tréſor-là ! oh bien, bien, ſi vous perdez votre Procès, nous verrons ſi vous trouverez dans ce tréſor-là dequoi payer les dépens.

M. GAUTIER.

Mais il me ſemble que ces miracles tardent bien à venir. Il eſt pourtant important que M. Germain les voye. Parbleu ſi je lui faiſois changer de ſentimens je ferois là une belle converſion. Il faut que j'aille dans mon cabinet l'attendre.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

M. GERMAIN, ISABELLE.

M. GERMAIN.

OUi, ma niece, c'eſt un point réſolu, & vous êtes trop raiſonnable pour ne pas l'approuver. Il faut pour l'interêt de notre religion retourner en Angleterre.

ISABELLE.

Soyez perſuadé, mon cher oncle, que je ſuivrai aveuglement toutes vos volontés. Mon devoir m'y oblige, la reconnoiſſance m'y engage; & d'ailleurs comme je ne connois pas l'époux que vous me deſtinez, je n'aurai aucun regret de le perdre.

M. GERMAIN.

Je vous avoüerai moi que j'y ai quelque regret; car j'ai vû Valere, & il

m'a paru fort aimable. Mais il ne faut plus y ſonger.

ISABELLE *à part.*

Valere ! juſte Ciel ! (*haut*) Quoi l'époux que vous me deſtinez ſe nomme Valere ?

M. GERMAIN.

Oüi, le fils de M. Gautier.

ISABELLE.

Mais vous m'avez toûjours parlez du fils de M. Germain.

M. GERMAIN.

Il eſt vrai, mais il faut que vous ſçachiez que M. Germain notre Parent a pris depuis quelques années dans ce Païs-ci le nom de M. Gautier, & comme j'avois de la peine à m'accoûtumer à ce nouveau nom, vous m'avez toûjours entendu l'appeller M. Germain.

ISABELLE *à part.*

O Ciel ! qu'entends-je ? c'eſt Valere qui m'étoit deſtiné ; c'eſt Valere que je perds !

M. GERMAIN.

Que dites-vous, ma niece. Qu'avez-vous ; vous pâliſſez, ce me ſemble : vous trouvez-vous du mal ?

ISABELLE.

Non, Monſieur ce n'eſt rien : c'eſt un ébloüiſſement d'un moment.

M. GERMAIN.

Après tout, ce qui me fais moins regretter Valere, c'eſt qu'il m'a declaré que ſon cœur, étoit engagé ailleurs, & que rien ne pourroit le faire reſoudre à vous épouſer.

ISABELLE.

Il vous l'a dit ?

M. GERMAIN.

Oüi, & il m'en a même tantôt parlé avec beaucoup de vivacité.

ISABELLE.

Ah ! l'ingrat ! il m'a trompé. Oublions un perfide : il eſt indigne de mon amour. (*haut*) Allons, Monſieur, je vous le repete encore : je ſuis diſpoſée à vous obéïr, & à partir quand il vous plaira.

M. GERMAIN.

J'en ſuis charmé, ma niece, mais puiſque nous ſommes venus pour dire adieu à votre amie, il eſt juſte de la voir. Loge-t'elle près d'ici ?

ISABELLE.

C'eſt ici même.

M. GERMAIN.

Quoi c'eſt ici ? c'eſt donc la fille de M. Gautier ?

ISABELLE.

Il faut que ce ſoit elle-même, & je vois par ce que vous venez de m'appren-

dre que Lucile mon amie eſt auſſi ma parente.

M. GERMAIN.

La rencontre eſt ſinguliere.

SCENE II.

M. GERMAIN, VALERE, ISABELLE.

VALERE.

QUe vois-je? Iſabelle avec cet étranger! Monſieur, oſerois-je vous demander où vous conduiſez cette aimable perſonne?

M. GERMAIN.

Chez vous-même. Elle vient rendre viſite à votre ſœur.

VALERE.

Pardonnez ma curioſité; mais apprenez-moi de grace quel interrêt vous y prenez.

M. GERMAIN.

L'interêt qu'un Oncle prend pour une niece dont le ſort lui eſt confié.

VALERE.

Quoi c'eſt vous! Ah Monſieur que

cette rencontre eſt heureuſe pour moi ! car il faut vous l'avoüer. J'ai eu la temerité de porter mes vœux juſqu'à elle, & ſi vous avez la bonté de les approuver, vous me rendrez le plus heureux des hommes.

M. GERMAIN.

Vous m'étonnez, Valere. Souvenez-vous que vous m'avez tantôt declaré que votre cœur étoit engagé, & que vous ne pouviez vous réſoudre à épouſer la parente qui vous étoit deſtinée.

VALERE.

Il eſt vrai, & je ſuis encore prêt d'en faire ſerment.

M. GERMAIN.

La voilà cette parente. C'eſt Iſabelle elle même.

ISABELLE.

Oüi, Valere, c'eſt moi que vous trahiſſez. Car il faut, Monſieur, vous l'avoüer à mon tour. Depuis le peu de jours que je ſuis ici, Valere a trouvé l'occaſion de me voir : il m'a perſuadé qu'il m'aimoit ; & moi ſans le connoître, je commençois à me plaindre en ſecret du ſort qui me deſtinoit à un autre qu'à lui. Mais s'il dement aujourd'hui ſes ſermens, il n'aura pas la gloire de triompher de ma foi-

bleſſe. Un ingrat ne merite que des mépris & non des regrets.

VALERE.

Qu'entends-je ? juſte Ciel ! Iſabelle ! Monſieur ! dans quel étonnement me jettez-vous ? Tous mes ſens ſont interdits charmante Iſabelle ! moi vous tromper par de faux ſermens ! moi ceſſer un moment de vous aimer ! fut-il jamais un reproche moins merité ? ah ! de grace permettez-moi de vous expliquer la cauſe d'une erreur ſi fatale à mon amour.

M. GERMAIN.

Laiſſez moi ce ſoin, Valere. J'avois déja tantôt conçû quelque ſoupçon de ce que je vois dans ce moment, & l'explication de ce myſtere n'eſt pas difficile. Lorſque vous m'avez parlé tantôt, ſans doute vous ne croyez pas parler à Monſieur Germain.

VALERE.

Eh ! pourrois-je le croire, puiſque vous vous nommiez Monſieur Kinſman ?

M. GERMAIN.

Et lorſqu'on vous à parlé d'épouſer une parente, vous ignoriez que ce fût Iſabelle ?

VALERE.

Eh ! comment l'aurois-je ſçû, puiſ-

qu'on me disoit que cette Parente étoit encore en Angleterre.

M. GERMAIN.

C'est donc la parente inconnuë non pas Isabelle que vous refusiez ; & dans ce refus même, c'est Isabelle que vous aimiez.

VALERE.

Je n'ai jamais eu d'autre pensée. Il ne me reste plus, Monsieur, qu'à vous conjurer de ne pas differer mon bonheur. Mon Pere a accepté avec joie la proposition que vous lui en avez faite, & je me flatte qu'Isabelle y consentira.

M. GERMAIN.

Ecoutez-moi, Valere, à mon tour. Ne vous souvenez-vous plus de ce que je vous ai dit tantôt : que M. Germain ne pourroit consentir à ce mariage.

VALERE.

Ah ! que me dites-vous ?

M. GERMAIN.

Il est trop vrai. Le Ciel même sembloit approuver mon dessein par l'inclination qu'il vous a inspirée, & que vous avez prise l'un pour l'autre sans vous connoître. J'en suis touché, Valere, je l'avoüe. J'approuve votre amour ; mais je

le plains. Car un obſtacle invincible s'oppoſe à votre bonheur. Votre Pere eſt livré à un parti ennemi de l'Egliſe & de l'Etat. Je ramene ma niece en Angleterre.

VALERE.

Ciel ! que m'apprenez-vous ? vous la ramenez en Angleterre ! ah ! permettez-moi donc de la ſuivre. Rien ne peut m'en ſeparer ; & ſi je la perds, il faut que je renonce à la vie.

M. GERMAIN.

Ne ſongez point à nous ſuivre., Valere ; cela ne ſe peut. La ſeule eſperance qui vous reſte, c'eſt que votre Pere change de conduite & de ſentimens ; & la choſe n'eſt peut-être pas impoſſible. Car comme il ne s'eſt fait Janſeniſte que ſur la foi de quelques miracles prétendus, s'il découvre la fauſſeté de ces miracles, je ne deſeſpere pas de le voir changer. Or il attend ici quelques-uns de ces gens ſoi diſant guéris pour les examiner : il m'a prié de m'y trouver ; & je vous promets de lui faire ſi bien appercevoir le faux & le ridicule de ces miracles prétendus, qu'il ſe rendra peut-être à la verité. C'eſt un dernier effort que je dois à un parent, & à l'amitié que je reſſens pour vous. Voici, ſi je ne me trompe,

la troupe aux miracles. Entre, ma niece, chez Lucile. La voilà qui venoit au devant de vous ; & je vois auſſi Monſieur Gautier.

SCENE III.

M. GAUTIER, M. GERMAIN, M. CAFFART, MATHURIN, *troupe de malades de Saint Paris.*

M. GAUTIER.

SOyez le bien venu, M. Caffart. Nous voici tous raſſemblés fort à propos. Sont-ce là vos gens ? en voilà trop enſemble. Il faut les voir l'un après l'autre.

M. CAFFART.

Vous avez raiſon. Mathurin, faites les retirer dans ce petit ſalon, juſqu'à ce qu'on les appelle l'un après l'autre. *Les malades ſe retirent.* Demeurez-vous qui étiez Paralytique. Vous voyez Meſſieurs, un homme qui étoit paralytique du bras droit, de ſorte qu'il n'en pouvoit faire aucun uſage. En voilà le certificat en bonne forme, ſigné par un Medecin, un Chirugien & le Curé du lieu. Vous m'a-

voüerez que c'eſt là un fait bien conſtaté.

M. GAUTIER.

Qu'en dites-vous M. Germain ?

M. GERMAIN.

L'atteſtation me paroît en aſſez bonne forme. Eh bien cet homme-là ſe ſert-il à preſent de ſon bras ?

M. CAFFART.

Voyez-le vous-même. Remuez votre bras, mon enfant. *Le paralytique fait divers mouvemens de ſon bras.* Voyez-vous, Meſſieurs ? tenez, encore. N'eſt-ce pas là un miracle ?

M. GAUTIER.

N'eſt-ce pas là un miracle, Monſieur Germain.

M. GERMAIN.

J'avoüe que je ſuis un peu étonné.

M. GAUTIER.

Bon étonné ! c'eſt un miracle vous dis-je. Vous êtes un incredule. Ah que je reſſens de joie !

M. CAFFART.

Faiſons-en venir un autre.

M. GERMAIN.

Un moment, s'il vous plaît Monſieur Caffart.

M. GAUTIER.

Que voulez-vous dire encore ? voilà un miracle qui creve les yeux. Vous avez beau rêver.

M. GERMAIN.

J'aurois bien des reflexions à faire ſur ce miracle là, & ſur vos certificats ; mais attendez : j'apperçois, ce me ſemble, que cet homme ne fait aucun uſage de ſon bras gauche. *Il lui tire le bras gauche.* Allons, mon ami, remuez donc auſſi un peu ce bras là.

LE PARALYTIQUE.

Ahi ! vous me faites beaucoup de mal.

M. GERMAIN.

Comment, je vous fais mal ! ce bras là eſt-il à preſent Paralytique ?

LE PARALYTIQUE.

Oüi, Monſieur. Depuis que S. Paris m'a gueri le bras droit, je ſuis devenu malade du bras gauche.

M. GERMAIN.

Voilà une plaiſante gueriſon ! eh quoi ? Meſſieurs, vous appellez cela un miracle ?

M. GAUTIER *d'un air étonné.*

Monſieur Caffart !

M. CAFFART.

Que voulez-vous donc dire, Monſieur, le bras droit n'eſt-il pas gueri ?

M. GERMAIN.

Oüi, mais ne voyez vous pas que c'eſt parce que la paralyſie s'eſt jettée ſur le bras gauche ?

M. GERMAIN.

Monſieur Caffart !

M. CAFFART.

Qu'eſt-ce que cela fait ? parbleu c'eſt la paralyſie qui a tort. Quand S. Paris guerit le bras droit, eſt-il obligé de garantir le bras gauche ? Que le bras gauche ſe gueriſſe s'il veut. Tant pis pour lui.

M. GERMAIN.

Dites plûtôt, Monſieur, tant pis pour la ſecte qui oſe debiter de pareils miracles. Elle devroit en rougir. *

MATHURIN.

Oh pardi velà encore un beau gueriſſeux ! allez allez votre Saint n'aura pas de mes chandelles.

* *C'eſt ici une des eſpeces des prétenduës gueriſons operées au tombeau de Monſieur S. Paris. Il y en a eu pluſieurs toutes ſemblables, qui ont fait illuſion aux eſprits credules qui n'examinent rien.*

M. CAFFART.

Patience, Meſſieurs, patience. J'avoüe que ce miracle là n'eſt pas encore dans ſon état de perfection. Mais nous le racommoderons ſi bien, qu'il deviendra un des meilleurs.

M. GERMAIN.

Vous le raccommoderez ? Il en a ma foi beſoin.

M. CAFFART.

Laiſſez-nous faire. En attendant vous en allez voir d'autres. Allez mon cher enfant : retirez-vous. Qu'on faſſe venir la muette.

MATHURIN.

Au racommodage, au racommodage.

SCENE IV.

M. GAUTIER, M. GERMAIN, M. CAFFART, UNE FILLE *muette.*

M. CAFFART.

POuvez vous douter que ce ſoit ici un vrai miracle ? voilà une fille qui étoit muette.

MATHURIN.

Une fille muette ! oh pardi c'eſt ça qui étoit un miracle.

M. CAFFART.

Et elle parle à preſent.

MATHURIN.

C'eſt qu'elle eſt revenuë à ſon naturel.

M. GAUTIER.

Voyons, voyons cela : parle-t'elle bien ?

M. CAFFART.

Elle parle : mais il faut obſerver qu'elle ne fait que commencer. Car à peine y a-t'il trois mois qu'elle eſt guerie. Allons, ma fille ; parlez un peu à ces Meſſieurs.

LA MUETTE.

Han hin han hon han hin hon.

M. GERMAIN.

Que dit-elle ?

LA MUETTE.

Han han hin hon han.

M. GERMAIN.

Quelle langue parle-t'elle donc ?

MATHURIN.

Elle grogne drôlement.

M. GAUTIER.

Monſieur Caffart !

M. CAFFART.

Comment vous ne l'entendez pas? parlez encore, ma fille.

LA MUETTE.

Han hon hin han hin hon.

M. CAFFART.

Ne l'entendez vous pas, Meſſieurs? vous l'entendez bien M. Gautier.

M. GAUTIER.

Mais... oüi. J'entends quelque choſe.

MATHURIN.

Attendez, attendez, c'eſt que vous ne ſçavez pas lui parler comme il faut. Laiſſez moi l'interroger & vous allez voir qu'elle me répondra. Han hin hon hon hin hon.

LA MUETTE.

Han hin han hon hon hin.

MATHURIN.

Vous voyez bien qu'elle me répond juſte.

M. GAUTIER.

Monſieur Caffart!

M. GERMAIN.

Quoi ſerieuſement vous oſez nous donner cela pour un miracle?

M. CAFFART.

Comment Monſieur, c'eſt un miracle connu de tout Paris. Je vous défie d'al-

ler dans une maiſon où l'on ne vous en parle. On vous dira le nom de cette fille, ſon âge, ſa demeure. On vous citera quarante témoins qui ont dépoſé pour le miracle ; & vous vous feriez jetter la pierre, ſi vous vous aviſiez de le conteſter. On l'a écrit dans toutes les Provinces, on en a imprimé les procès verbaux.

M. GERMAIN.

Vous me prouvrez par-là qu'il y a dans Paris bien des dupes, & qu'il faut qu'un eſprit de vertige ou de fanatiſme ait broüillé toutes les merveilles.

M. GAUTIER.

Franchement M. Caffart, cela ne me paroît pas bien merveilleux.

M. CAFFART.

Faites donc reflexion que vous auriez peut-être raiſon, ſi vous ne voyez qu'un miracle ; mais ce n'eſt point chaque miracle en particulier qu'il faut examiner. Il faut enviſager le total. Or il y en a trois cens.

M. GER-

* *Tout Paris ſçait le bruit que les Janſeniſtes ont fait de la prétenduë gûériſon d'un ſourd & muet de naiſſance ; & tout Paris ſçaura auſſi quand il voudra que rien n'eſt plus faux, puiſque ce ſourd & muet (qui ne l'a jamais été parfaitement) eſt aujourd'hui préciſément au même état qu'il étoit avant le prétendu miracle, quoi qu'on lui ait donné un maître pour tâcher de lui arracher quelques paroles.*

MATHURIN.

Eh Monſieur, donnez-nous en un ſeul vrai, & on vous quitte de tous les autres.

M. CAFFART.

Eh bien vous en allez voir. Retirez-vous, ma fille, & qu'on faſſe venir le boiteux.

MATHURIN.

Au racommodage, au racommodage.

SCENE V.

M. GAUTIER, M. GERMAIN, M. CAFFART, MATHURIN, UN BOITEUX.

M. CAFFART.

VOyez cet homme là, Meſſieurs, comme il marche.

MATHURIN.

Voyez comme il a l'air à la danſe.

M. GERMAIN.

Que nous produiſez-vous là, Monſieur? je vois un homme qui ſe traîne

avec peine à l'appui d'un bâton, & qui ſouffre en marchant. *

M. CAFFART.

Eh bien, Monſieur, cet homme là ne marchoit auparavant qu'à l'appui de deux potences.

M. GERMAIN.

Et à preſent il ne ſe ſert que d'une : voilà certes un miracle fort ſingulier.

M. CAFFART.

Il eſt pourtant vrai que nous n'avons point pû avoir d'atteſtations de Medecins & de Chirurgiens ; mais nous avons celui de quatre Avocats & de deux Notaires.

MATHURIN.

Et de deux Orfévres, je gage.

M. GERMAIN.

C'eſt la même choſe. De bonne foi, Monſieur, eſt-ce là ce que vous appellez une gueriſon miraculeuſe ? Quoi ſe traîner comme fait cet homme-là, c'eſt marcher ? & ne pouvoir ſe traîner qu'avec peine & avec douleur, c'eſt être gueri ? Eh fi Monſieur. Pour l'interêt de

* *C'eſt la gueriſon prétenduë du Doyen de S. M. de la Margot de l'Hôtel Dieu, & de la Fille du Pot d'étain.*

votre cauſe vous devriez cacher de pareils miracles. *Au boiteux.* Allez, mon bon homme. Reprenez vos potences, croyez-moi. Vous n'étes point propre à achalander la boutique aux miracles.

MATHURIN.

Au racommodage, au racommodage.

M. GAUTIER.

Monſieur Caffart!

M. CAFFART.

Comment l'entendez-vous donc, Meſſieurs? Prétendez-vous qu'un Saint gueriſſe un homme tout d'un coup, ſans qu'il reſte aucun veſtige de ſa maladie. Oh! parbleu vous étes trop difficile, & le tems de ces miracles-là eſt paſſé.

MATHURIN.

C'eſt que Saint Paris n'eſt encore qu'à ſon apprentiſſage, voyez-vous. Monſieur le Docteur, tirez-nous en d'un autre.

M. CAFFART.

Il le faut bien, car vous êtes des incredules à qui il faut faire toucher les miracles au doigt & à l'œil. Faites venir la ſourde.

SCENE VI.

M. GAUTIER, M. GERMAIN, M. CAFFART, MATHURIN, UNE FEMME SOURDE.

M. CAFFART.

QU'on interroge cette femme-là, & elle rendra compte elle-même de ſa gueriſon.

M. GERMAIN.

Voyons : comment vous appellez-vous, ma bonne ?

LA SOURDE.

Oüi Monſieur, j'étois bien ſourde auparavant.

M. GERMAIN.

Fort bien ; & quel eſt votre nom ?

LA SOURDE.

J'entends fort clair à preſent, Dieu merci & Monſieur S. Paris.

M. GERMAIN.

Il paroît. (*hauſſant la voix*) Mais ma bonne femme quel âge avez-vous ?

LA SOURDE.

Je demeure dans la ruë Saint Antoine, Monſieur.

M. GERMAIN.

Je vous demande quel âge vous avez?

LA SOURDE.

A quel étage je demeure ? au troiſiéme tout auprès d'un apoticaire. C'eſt que j'ai quitté la paroiſſe de Saint Sulpice, où les gens diſoient que j'étois toûjours auſſi ſourde qu'auparavant ; & je ſuis venuë demeurer dans la ruë S. Antoine, où toutes les Dames diſent que j'entends clair à preſent, & que Saint Paris ma guerie. Oh ! les Dames de la ruë S. Antoine ſont bien ſçavantes.

M. GERMAIN *à Monſieur Caffart.*

Ne dites-vous pas, Monſieur, que cette femme n'eſt plus ſourde ?

M. CAFFART.

Sans doute je le dis.

M. GERMAIN.

Eh bien voilà veritablement un miracle, qu'une femme qui n'eſt pas ſourde n'entende point.

M. GAUTIER.

Monſieur Caffart !

MATHURIN.

Attendez, attendez, je vais lui apporter quelque choſe. (*Il ſort.*)

M. CAFFART.

Que voulez-vous que je vous diſe ? c'eſt que vous ne criez pas aſſez haut.

M. GERMAIN.

Vous avez raiſon. Il faut faire venir deux paires de tymbales & douze trompettes. Parbleu voilà de plaiſants miracles ?

MATHURIN *revenant avec une groſſe clochette qu'il fait ſemblant de ſonner.*

Ma bonne femme, n'eſt-il pas vrai que vous entendez ça ?

LA SOURDE.

Eh mon Dieu, ça m'étourdit les oreilles.

MATHURIN.

Oh pardi tu en as bien menti ; car j'en ai ôté le battant. Vous le voyez bien.

M. GAUTIER.

Monſieur Caffart !

M. CAFFART.

Encore une fois vous n'êtes pas raiſonnables : vous voulez des gueriſons parfaites, & on vous a déja dit qu'il n'y en a point.

MATHURIN.

Ma foi Monſieur le Docteur, votre

S. Paris eſt un grand operateur ; mais je n'acheterai pas de ſon orvietan.

M. GAUTIER.

Eſt-ce là tout ce que vous avez, Monſieur ?

M. CAFFART.

Non, mais il eſt inutile de vous faire rien voir de plus, puiſque Monſieur eſt déterminé à ne rien croire.

M. GERMAIN.

Pardonnez-moi. Je ſerois curieux par exemple de voir cette fameuſe Anne le Franc dont le parti a tant vanté la gueriſon miraculeuſe.

M. CAFFART.

Oh pour celle-là vous ne la verrez pas ; car elle n'eſt plus à Paris, & on a été bien-aiſe de la ſouſtraire aux yeux des curieux. *

* *C'eſt un fait connu de tout Paris qu'après que M. l'Archevêque a démontré par une infinité de temoignages non ſuſpects, & entr'autres par celui des Medecins & des Chirurgiens, l'impoſture de la gueriſon prétenduë d'Anne le Franc, & l'inſigne fauſſeté du Procès verbal que le parti en avoit fait dreſſer ; cette fille a voulu ſe pourvoir contre le Mandement de M. l'Archevêque. Mais ſes infirmitez qui l'ont repriſe plus que jamais lui en ont ôté les moyens ; & pour en dérober la connoiſſance au Public, les Janſeniſtes l'ont fait diſparoître de Paris. Elle eſt depuis pluſieurs mois à la campagne où elle a la liberté d'être malade ſans conſequence.*

Mais nous avons là un convulſionaire dont les ſauts & les mouvemens ſurnaturels ont de quoi convaincre les plus incredules.

M. GERMAIN.

Oh ! parbleu le ſpectacle eſt trop intereſſant pour nous en priver. Qu'on le faſſe entrer, je vous en prie.

SCENE VII.

M. GAUTIER, M. GERMAIN, M. CAFFART, UN CONVULSIONAIRE.

M. CAFFART.

ALlons, mon ami, étendez-vous là ſur le dos, comme vous faites ſur la tombe de S. Paris : déſaites vos jarretieres, vos ſouliers, votre cravate. Allons commencez, & faites voir à ces Meſſieurs ce que Dieu opere en vous par la vertu du Saint. (a)

(a) *La peinture qu'on fait dans toute cette Scene eſt copiée mot pour mot d'après ce que tout Paris a vû à S. Medard. La poſterité aura peine à le croire*

M. GERMAIN.

Comment donc ! eſt-ce que ſes convulſions le prennent quand il veut, & quand on l'en prie ?

M. CAFFART.

Oüi, Monſieur, tous les convulſionaires ont ſur cela pleine liberté, & leurs convulſions ceſſent de même quand on les prie de finir. (a)

M. GERMAIN.

Parbleu vous voulez rire. Car on n'a jamais dit que des convulſions ſurnaturelles, ſoit qu'elles viennent du Diable, commencent & finiſſent au gré du patient & des ſpectateurs.

M. CAFFART.

Ce que je vous dis, Monſieur, eſt un fait contre lequel il eſt inutile de diſputer. Regardez ſeulement cet homme ci. Tenez, voyez ces grimaces effroyables, comme il roule les yeux, comme il tord les bras, comme il écume de la bouche, comme il gemit douloureuſement.

M. GAUTIER.

O Ciel ! cela fait horreur. Quelle eſpece de miracle eſt-ce donc là ?

(a) *Voyez les* Procès verbaux de pluſieurs Medecins & Chirurgiens *Imprimés à Paris chez la veuve Maziere.*

MATHURIN.

Pouas ! velà un vilain miracle.

M. GERMAIN.

Quoi, Monſieur, voilà l'horrible ſpectacle que vous donnez au Public ?

M. CAFFART.

Il eſt vrai que cet homme-ci ne fait pas ſes convulſions avec autant de grace que les autres. Si vous veniez à S. Medard, vous ſeriez charmé de leurs bonnes manieres. Ils ſuſpendent leurs mouvemens pour laiſſer paſſer les Dames, ils ſaluent la compagnie avec un ſoûrire gracieux, & ſe cedent la place les uns aux autres avec une politeſſe charmante. Mais en recompenſe celui-ci eſt un des plus agiles. Voyez comme il s'élance, comme il ſe ſouleve, comme il s'agite. Si j'avois ici de la terre du tombeau de S. Paris pour lui en jetter ſur la tête, vous verriez bien autre choſe.

M. GAUTIER.

Ah ah ! j'en ai ici de la terre du tombeau. Mathurin tu te ſouviens bien que tu m'en apportas l'autre jour. Va-t'en la querir.

MATHURIN.

J'y vais Monſieur. *à part.* Pardi j'al-

lons bien rire, car je vais lui joüer un bon tour. *Il ſort.*

M. GAUTIER.

Que dites-vous de cela ; Monſieur Germain ?

M. GERMAIN.

Je vois un homme aſſez agile qui ſe ſouleve ſoûtenu ſur le talon, ſur le coude, ſur un point d'appui. Je le vois qui a l'attention de ne ſe point bleſſer. Je vois qu'il reprend haleine, & qu'il modere ſon jeu comme il lui plaît. Je vois en un mot ce que vous verrez faire quand il vous plaira au dernier ſauteur de la foire ; mais appeller cela des convulſions, & appeller des convulſions un miracle, je vous avoüe que cela me paſſe.

M. GAUTIER.

Monſieur Caffart

M. CAFFART.

Vous ne ſçavez donc pas, Monſieur, que l'hiſtoire Eccleſiaſtique rapporte qu'on en voyoit de ſemblables ſur le tombeau des Martyrs.

M. GERMAIN.

Avec cette difference, Monſieur, que celles dont vous parlez étoient aſſûrément très-involontaires, & que celles-ci ne ſont

que de pures grimaces. Ajoûtez, s'il vous plaît, que les ſaints Martyrs les gueriſſoient & que c'eſt ici votre Saint qui les donne; & comme celles-là étoient un effet de la poſſeſſion du Demon, il me paroît que vous ne faites gueres d'honneur à votre Saint de lui faire faire des miracles tout pareils à ceux du Diable.* Que le Ciel nous préſerve de tels miracles ! voilà un beau preſent !

M. CAFFART.

Vous direz tout ce qu'il vous plaira; mais enfin tout Paris va les voir & en eſt étonné.

M. GERMAIN.

Oüi, mais vous ne dites pas que tout ce qu'il y a de gens ſenſés en ſortent ſcandaliſés de l'effronterie de vos impoſteurs, de la bêtiſe de vos dévots & de vos devotes, & de l'imbecillité du Peuple.

MATHURIN *revenant.*

Oh pour le coup nous allons voir de belles cabrioles, car voici de la terre.

M. CAFFART.

Donnez, mon ami, donnez. Je vais lui en jetter ſeulement une pincée & vous

* *Voyez l'excellent diſcours d'un Theologien ſur les miracles. Voyez pareillement le dernier Mandement de M. l'Archevêque & celui de M. de Marſeille.*

allez en voir l'effet. *Il jette un peu de terre ſur la tête du convulſionaire.* Tenez: voyez vous comme ſes convulſions redoublent. Admirez l'effet de cette terre conſacrée par le tombeau du Saint.

M. GAUTIER.

O Ciel !

M. GERMAIN.

Cela fait horreur à voir. Finiſſez, Monſieur, finiſſez. En voilà trop.

MATHURIN *riant de toutes ſes forces.*

Ah ah ah ah ah ah !

M. GAUTIER.

De quoi rit cet animal là ?

MATHURIN *riant encore.*

Ah ah ah ah ah ah !

M. GERMAIN.

Qu'as tu donc? ſont-ce auſſi des convulſions qui te prennent ?

MATHURIN.

Oh pardi laiſſez-moi rire ; car ça eſt trop drôle. Ah ah ah ah !

M. GAUTIER.

Dis nous donc ce qui te fait rire.

MATHURIN.

Eh pardi, Monſieur, c'eſt que la terre que je viens d'apporter,.... ah ah ah ah.

M. GAUTIER.

Eh bien ?

MATHURIN.

C'eſt de la terre du jardin que je viens de prendre ; & Monſieur le Docteur dit que ça met le Diable au repos.

M. GAUTIER.

Monſieur Caffart !

M. CAFFART.

Je te trouves bien hardi, mon ami ; de prendre avez moi ces libertez-là.

MATHURIN.

Oh parguienne vous êtes bien plus drôle avec votre terre de S. Paris.

M. CAFFART.

Vous êtes un inſolent, mon ami.

MATHURIN.

Ah ah ah ah !

M. CAFFART.

Un fripon apoſté par les Moliniſtes pour décrier nos miracles.

MATHURIN.

Ah ah ah ah !

M. GERMAIN.

Eh pourquoi vous en prendre à lui ; Monſieur ? C'eſt à S. Paris à défendre ſes miracles & la vertu de ſon tombeau,

M. CAFFART.

Allez Monſieur, je vois bien que vous n'êtes vous même qu'un franc Moliniſte

M. GERMAIN.

Si c'eſt être Moliniſte que de mépriſer des miracles ridicules, je vous avoüe que je fais gloire de l'être.

M. CAFFART.

Eh bien, ſoyez donc Moliniſte, Courtiſan des Jeſuites, vil eſclave du Pape, Meurtrier des Rois, ennemi de nos maximes, Apôtre du Diable. On ſe paſſera bien de votre ſuffrage ; & vous Monſieur Gautier, vous auriez bien pû m'épargner la peine de venir ici diſputer contre un libertin & un impie. (*Il ſort.*)

MATHURIN.

Ah ah ah ah ah !

SCENE VIII.

M. GAUTIER, M. GERMAIN, MATHURIN.

M. GERMAIN.

IL faut avoüer que ce M. Caffart eſt d'une grande moderation. Eſt-ce là ſon ſtyle ordinaire ?

M. GAUTIER.

Oh non : cet homme-là ne prêche que la charité. Et hormis le Pape, les Evêques, le gouvernement & les Moliniſtes, il ne médit jamais de perſonne.

M. GERMAIN.

Voilà une grande charité ! je la lui pardonne ; mais que penſez-vous des beaux miracles que vous venez de voir ?

M. GAUTIER.

Je vous avoüe que je m'attendois à toute autre choſe ; mais vous m'avoüerez auſſi qu'il y a pourtant là quelque choſe d'extraordinaire.

M. GERMAIN.

Sans doute ; car il eſt fort extraordinaire.

naire qu'on ait l'impudence de ſe joüer ainſi de la Religion, & d'abuſer un peuple ignorant & ſuperſtitieux, en lui donnant pour des miracles ce qui n'eſt que l'effet de l'impoſture & de l'illuſion la plus groſſiere. Car enfin il faut que ceux qui font valoir ces prétendus miracles ſoient ou des gens de mauvaiſe foi qui dépoſent contre le temoignage de leur conſcience & de leurs ſens, ou des hommes tellement aveuglés par leurs préjugés qu'ils ne voyent pas ce qui frappe les yeux de tous les gens ſenſés. Choiſiſſez à laquelle des deux eſpeces vous voulez croire, ou à des hommes ſans foi, ou à des hommes ſans lumieres.

M. GAUTIER.

Voilà juſtement ce qu'il y a d'embaraſſant ; car ces gens-là ne ſont certainement pas accuſés de manquer d'eſprit, & on ne ſe perſuadera pas non plus que des hommes qui font profeſſion d'une morale ſi ſevere, ſoient de mauvaiſe foi.

M. GERMAIN.

C'eſt qu'on ne connoît pas l'eſprit qui anime toutes les ſectes. L'hypocriſie & l'apparence exterieure de ſeverité a été

de tous tems un des plus ſurs moyens que les Novateurs ayent employés pour accrediter leur ſecte. Les Lutheriens s'appelloient *les Evangeliques* : les Calviniſtes ſe nommoient *les Reformés*. Vos Janſeniſtes ſe donnent pour des Docteurs de la morale ſevere : c'eſt préciſément la même choſe. Voulez-vous une preuve ſans replique que ce nom qu'ils ſe donnent, n'eſt qu'une pure forfanterie? voyez dans les Villes où le Janſeniſme eſt le plus répandu, à Paris par exemple, ſi les mœurs y ſont en effet plus reformées. Je vous en fais le juge. Mais il eſt inutile de vous en parler davantage. Vous perſiſterez ſans doute dans vos ſentimens, & moi je perſiſte dans ma reſolution. Adieu Monſieur, je vais donner mes ordres pour mon départ.

M. GAUTIER.

Non Monſieur, je vous en conjure. Car il faut vous avoüer que ce que je viens de voir me donne d'étranges ſoupçons. Si je ſuis dans l'erreur, vous acheverez de me déſabuſer. Accordez-moi le loiſir de faire quelques reflexions, & revenez me voir.

M. GERMAIN.

En verité s'il s'agiſſoit de toute autre

choſe, je me laſſerois de tant de délais; mais l'affaire merite bien que je pouſſe la complaiſance juſqu'au bout. Ainſi je veux bien conſentir encore à ce que vous demandez de moi. Je vais laiſſer ma niece chez votre fille, & je reviendrai tantôt ou la ramener avec moi, ou la donner à votre fils ſelon la reſolution que vous aurez priſe. *Il ſort.*

M. GAUTIER.

Et moi quand j'y penſe, il faut que je ſçache des nouvelles de mon Procès. Mathurin va-t'en prier M. Bredaſſier de s'en informer, & de venir m'apprendre ce qu'il y aura de nouveau.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

M. GAUTIER, VALERE.

VALERE.

EH ! quoi mon Pere, vous ſerez inſenſible à mon deſeſpoir.

M. GAUTIER.

Que ne perſuade-tu plûtôt à M. Germain de ſe mettre à la raiſon.

VALERE.

Eh comment le perſuader ? puiſque la propoſition qu'il vous fait eſt toute à notre avantage, c'eſt à lui à nous preſcrire les conditions, & non pas à les recevoir de nous.

M. GAUTIER.

Eh bien qu'il garde donc ſa niece & qu'il s'en retourne où il voudra. Voilà

une plaiſante condition qu'il exige de moi ! je crois qu'il voudra bien-tôt me faire faire une abjuration en forme. Me prend-t'il pour un heretique ?

VALERE.

Mais ne pouvez-vous pas abandonner ce qu'il appelle le parti des Janſeniſtes ?

M. GAUTIER.

Non aſſurement.

VALERE.

Eh qu'avez-vous beſoin mon Pere, de vous mêler de toutes ces diſputes-là ?

M. GAUTIER.

Tu es un ignorant, mon fils. Vas, quand tu ſeras Avocat, tu penſeras bien autrement.

VALERE.

Mais, mon Pere, ce ſont, dites-vous, les miracles de S. Paris qui vous ont engagé dans ce parti, & vous venez d'en voir la fauſſeté.

M. GAUTIER.

Cela eſt vrai : M. Caffart eſt un impertinent ou un homme de mauvaiſe foi. Je ne veux plus voir cet homme-là. Mais M. Gonin.....

VALERE.

Soyez ſûr, mon Pere, que M. Go-

nin ne vaut pas mieux que M. Caffart, & tous ces gens-là ſont des marchands de miracles qui feront inceſſamment banqueroute à tous leurs badauts de créanciers. Quoi qu'il en ſoit, ſacrifierez-vous ma fortune & mon bonheur aux interêts d'un parti éprouvé par toutes les puiſſances ? je vous en conjure mon Pere, ne me mettez pas au deſeſpoir.

M. GAUTIER.

Ah je vois M. Bredaſſier qui vient m'apprendre des nouvelles de mon procés.

SCENE II.

M. GAUTIER, VALERE, M. BREDASSIER.

M. BREDASSIER.

OUi Monſieur, je viens avec joie vous apprendre que vous avez gagné votre procès. C'eſt moi qui vous en aſſûre.

M. GAUTIER.

Que je l'ai gagné ?

M. BREDASSIER.

Oüi que vous l'avez gagné, & avec dépens.

M. GAUTIER.

Ah! que vous m'apprenez là une heureuſe nouvelle! je ne me ſens pas de joie. Oh pour le coup que M. Germain s'en retourne s'il veut. Tu ſeras aſſez riche, mon fils, pour te paſſer d'Iſabelle.

VALERE *à part.*

Que je ſuis malheureux!

M. GAUTIER.

Racontez-moi je vous prie, mon cher Monſieur Bredaſſier comment cela s'eſt paſſé.

M. BREDASSIER.

Cela eſt tout ſimple. Après le plaidoyé des Avocats, oüi le Rapport, on eſt allé aux opinions: toutes les voix ont été contre vous.

M. GAUTIER.

Comment donc!

M. BREDASSIER.

Et l'Arrêt rendu en conſequence vous deboute de toutes vos demandes & vous condamne pour le fond & pour l'acceſſoire à perdre le principal & les interêts, & à payer tous les dépens.

M. GAUTIER.

J'ai donc perdu mon Procès ?

M. BREDASSIER.

Oüi.

VALERE *à part.*

Je reſpire.

M. GAUTIER

O Ciel ! & vous diſiez que je l'avois gagné ?

M. BREDASSIER.

Oüi, vous dis-je. Vous l'avez perdu c'eſt à dire gagné ; & voici comment. C'eſt que j'ai remarqué dans l'Arrêt une nullité, Monſieur, une nullité plus claire que le jour : c'eſt moi qui vous le dis. Il faut donc par une requête civile vous pourvoir en caſſation. Je me charge moi de dreſſer votre requête, & de la faire recevoir. On va recommencer la procedure. Je fais d'abord un factum triomphant qui met vos moyens dans la plus grande évidence. Je fais enſuite un plaidoyé foudroyant qui met en poudre tous les moyens de votre Partie. Je fais un bruit de Diable à l'audience. Qu'arrive-t'il ? les Juges étourdis par le tonnere de mes raiſons, & par l'éclat de ma voix, après avoir mis à néant l'Arrêt qui vous deboute, vous retabliſſent, réhabilitent

& redintegrent dans tous vos droits & poſſeſſions, pour en joüir à l'avenir comme ci-devant, vous & tous vos ayant cauſe. De cette façon là ne voyez-vous pas que vous avez gagné votre procès.

M. GAUTIER.

Peſte ſoit du bavard avec ſon factum & ſon tonnere ! Dieu ! que vais-je devenir ! me voilà ruïné ſans reſſource.

VALERE.

Non, mon Pere ; il ſemble que la Providence nous ait amené tout exprès M. Germain dans une ſi facheuſe conjoncture pour reparer le malheur qui nous arrive, & vous mettre dans la neceſſité de changer de ſentimens.

M. GAUTIER.

Non mon fils, ni l'interêt ni la ruïne entiere de ma famille ne ſera jamais un motif capable de me faire abandonner le parti de la verité. Le derangement qui arrive à ma fortune ne change rien à la juſtice de la cauſe que je ſoûtiens.

VALERE.

Oüi, mais l'impoſture des miracles qui vous l'ont fait embraſſer vous demontre la fauſſeté & la mauvaiſe foi de ce parti.

M. GAUTIER.

Cela eſt bon pour M. Caffart ; mais M. Gonin eſt un honnête homme incapable de me tromper. M. Gonin me fera voir de vrais miracles.

VALERE *à part.*

Quel entêtement ! il faut que j'aille prier M. Germain de venir faire un dernier effort.

SCENE III.

M. GAUTIER, M. BREDASSIER.

M. GAUTIER.

AH ! M. Bredaſſier, il faut que vous me conſoliez dans mon malheur ; & qu'en devenant mon gendre, vous ſoyez l'appui de ma famille.

M. BREDASSIER.

Non, non, c'eſt une affaire à laquelle il ne faut plus penſer ; & je vous rends la parole que vous m'aviez donnée.

M. GAUTIER.

Comment donc !

M. BREDASSIER.

C'eſt un trait d'ami que je vous fais là ;

un autre que moi voudroit mal à propos ſe piquer d'honneur dans cette occaſion ; mais je vous aime trop pour cela. Ne voyez-vous pas qu'après la perte que vous venez de faire je ne ſuis pas aſſez riche pour épouſer votre fille & la rendre heureuſe ?

M. GAUTIER.

J'entends : c'eſt à dire que vous ne trouvez plus ma fille aſſez riche pour l'épouſer.

M. BREDASSIER.

Mais vous voyez que je fais bien mieux, puiſque je m'offre à vous pour vous faire gagner votre procès.

M. GAUTIER.

Non Monſieur après un pareil trait d'ingratitude je ne veux pas que vous vous mêliez de mes affaires.

M. BREDASSIER.

Je ſoûtiendrai votre Procès, vous dis-je comme le mien propre.

M. GAUTIER.

Oh je vous en diſpenſe.

M. BREDASSIER.

Encore une fois votre procès eſt mon affaire, & je l'épouſe.

M. GAUTIER.

Qui épouſer ? ma fille ?

M. BREDASSIER.

Non, j'épouſe votre procès. Vous verrez comment je menerai cette affaire-là.

M. GAUTIER.

Vous êtes un ingrat, Monſieur Bredaſſier.

M. BREDASSIER.

Je leur ferai rendre gorge.

M. GAUTIER.

Vous êtes un mal-honnête homme.

M. BREDASSIER.

Juſqu'au dernier ſol.

M. GAUTIER.

Allez vous promener.

M. BREDASSIER.

Avec les frais, les dépens, les dommages & les interêts. Adieu M. Gautier *Il ſort.*

M. GAUTIER.

Que la peſte vous crêve, M. Bredaſſier! Ciel dans quelle ſituation me trouve-je aujourd'hui! mes enfans ſans bien & ſans établiſſement, & moi réduit à n'avoir pas de pain, ou à me faire Moliniſte! ah! S. Paris, S. Paris! voilà une belle occaſion de faire un miracle. Allons roidiſſons nous contre la mauvai-

ſe fortune, & conſentons à tout perdre plûtôt qu'à trahir la verité. Voici le cher M. Gonin.

SCENE IV.

M. GAUTIER, M. GONIN, PITRE *en Perruque & le viſage couvert d'une emplâtre.*

M. GONIN.

J'Ai appris Monſieur, que mon confrere M. Caffart vous avoit amené ici des gens dont vous n'avez pas été content. Il a eu tort aſſûrément, & je viens réparer la gloire du ſaint, en vous faiſant voir un prodige inconteſtable dans la perſonne de cet étranger. C'eſt un Anglois qui a des convulſions tout à fait étonnantes & miraculeuſes. Il vient d'en faire voir un échantillon ſur le tombeau de S. Paris; & comme tout le monde en a été extremement étonné, je vous l'ai amené tout exprès, pour vous convaincre par vos yeux de la verité de nos miracles.

M. GAUTIER.

Vous me faites en verité un extrême

plaiſir ; & malgré le chagrin que je viens de recevoir par la perte de mon procès, j'aurai une vraye ſatisfaction de voir enfin un miracle bien averé. Car il faut vous avoüer que ceux que j'ai vûs tantôt m'ont donné d'étranges ſoupçons, & que ma foi en a été terriblement ébranlée. Encore une pareille ſecouſſe, & je devenois Moliniſte. Mais j'ai toûjours compté ſur vous. Vous m'allez fortifier, & ce miracle-ci me fournira des armes contre M. Germain. Le voilà qui revient avec mon fils.

SCENE V.

M. GAUTIER, M. GERMAIN, VALERE, M. GONIN, PITRE.

PITRE *appercevant Monſieur Germain.*

(*à part*) AH ! moi perdu ! velà mon maître, & je crains qu'il reconnoiſſe moi.

M. GAUTIER.

J'ai perdu mon procès, Monſieur, je ſuis ruiné, & dans la ſituation où je me trouve, je devrois, ce ſemble, me mettre à votre diſcretion. Mais vous exigez

de moi une condition que ma religion & la verité ne me permettent pas d'accepter. Tenez, voilà un miracle qui va décider entre nous. Jugez-en vous-même.

M. GERMAIN.

Quoi, Monſieur, après l'épreuve de tantôt vous cherchez encore à vous tromper vous-même. Quel eſt cet homme ?

M. GONIN.

Vous allez voir Monſieur.

M. GERMAIN *reconnoiſſant Pitre.* (*à part.*)

Que vois-je? c'eſt Pitre. Diſſimulons un moment.

M. GONIN.

Allons, mon ami, eſſayez ſi les convulſions vous prendront. (*Pitre tremble de frayeur.*) courage.

M. GAUTIER.

Vraiment oüi. Les voilà qui les prennent. Voyez comme il tremble, comme il pâlit. Voilà ſon viſage tout changé. M. Germain, ceci eſt bien different de ce que vous avez vû tantôt.

M. GERMAIN.

Oüi voilà des convulſions d'une eſpece nouvelle. Mais voulez-vous que je faſſe auſſi un miracle à mon tour.

M. GAUTIER.

Quel miracle ?

M. GERMAIN.

Je vais dans le moment faire ceſſer les convulſions. Donnez-moi une canne.

M. GAUTIER.

Comment une canne !

M. GERMAIN.

Donnez-moi une canne vous dis-je.

PITRE *ſe jettant aux pieds de Monſieur Germain.*

Ah, Monſieur pardonnez à moi : moi demander pardon.

M. GERMAIN.

Comment maraud, tu te mêles auſſi d'avoir des convulſions ! avoüe moi la verité. Qui eſt-ce qui t'a engagé à joüer un tel perſonnage ?

M. GAUTIER.

M. Gonin ! qu'eſt-ce donc que cela veut dire ?

VALERE.

Voilà une bonne decouverte!

M. GERMAIN.

Laiſſez-moi s'il vous plaît éclaircir ce myſtere. *à Pierre.* Parles.

PITRE.

Monſieur, un Camarade être venu prendre

dre moi tantôt pour ſauter comme lui à S. Paris, & M. Gonin m'avoir donné douze francs* pour ſauter bien haut, & moi ſauter plus haut qu'eux tous.

M. GAUTIER.

Monſieur Gonin !

M. GONIN.

Qu'eſt-ce donc que ce coquin-là veut dire ?

M. GERMAIN.

Laiſſez, laiſſez le dire, Monſieur. à *Pitre* : achevez.

PITRE.

Et puis lui m'avoir dit de venir ici, & m'avoir promis ſix francs, & moi pour n'être point connu, avoir pris un perruque & un emplêtre.

M. GAUTIER.

Monſieur Gonin !

VALERE.

Voilà un grand maraud.

* *On n'en impoſe point ici à Meſſieurs les Janſeniſtes, & le Sieur Abbé de Beſcherant en eſt une preuve ; car on ſçait qu'il a été mieux payé que les meilleurs ſauteurs de la Foire, quoi qu'il n'en approche pas.*

M. GERMAIN *à M. Gonin.*

Voyez Monſieur, ce que vous avez à répondre.

M. GONIN.

Comment ce que j'ai à répondre ! Qui êtes-vous ? s'il vous plaît, pour me venir faire un pareil affront ? car je vois bien que c'eſt vous qui avez apoſté ce coquin-là pour décrier nos miracles.

M. GERMAIN.

Moi je l'ai ſi bien apoſté que je vais le chaſſer de chez-moi, pour avoir oſé ſe prêter à de telles impoſtures. Mais en tout cas ce n'eſt pas moi qui l'ai payé pour ſauter ſur le tombeau.

M. GAUTIER.

Non, je ne puis revenir de mon étonnement.

M. GONIN *à M. Germain.*

Allez Monſieur, je vois bien que vous êtes un Moliniſte.

M. GERMAIN.

Franchement, Monſieur, me conſeilleriez-vous d'être Janſeniſte, quand je vois votre parti ſe défendre par de ſi indignes voyes ?

M. GONIN.

Eh bien ſçachez que je me mocque de

tout ce que vous pourrez dire, & que je vous conſeille pour votre honneur de ne point vous vanter de cette avanture.

M. GERMAIN.

Pourquoi donc s'il vous plaît.

M. GONIN.

C'eſt que je vous en donnerai hardiment le démenti, & que je ſerai crû de tout le public. Laiſſez faire nos écrivains & la Gazette Eccleſiaſtique.* Adieu.

M. GERMAIN.

Votre ſerviteur. (*à Pitre.*) Et toi miſerable, ſors d'ici & ne reparois jamais devant moi.

SCENE VI.

M. GAUTIER, M. GERMAIN, VALERE, MATHURIN.

MATHURIN.

MA foi Monſieur, voici bien d'autres hiſtoires. Tenez, je vous ap-

* *Elle vient d'en donner un exemple tout recent dans le* 10 *de Janvier* 1732, *où elle a l'inſolence de donner à un Magiſtrat reſpectable le dementi ſur des faits dont tout Paris connoit la verité.*

porte le procès verbal de je ne ſçais combien de Medecins qui ont été viſiter à la Baſtille les ſauteurs de S. Paris ; & puis voici une Ordonnance du Roi qui envoye tous ces biaux miracles au piautre. On crie dans les ruës un Mandement de M. l'Archevêque ; on dit que le grand ſauteur eſt à S. Lazare (*a*), & que le le Treſorier (*b*) du Cimetiere s'eſt enfui. Enfin tant y a que la boutique aux miracles eſt fermée, & que le pauvre S. Paris fait banqueroute à tous ceux qui lui faiſoient des neuvaines.

M. GERMAIN.

Dieu ſoit loüé ! voilà le Royaume purgé d'un grand ſcandale. Donnez moi toutes ces pieces là. Ce ſera pour la poſterité un monument bien authentique de la badauderie du peuple de Paris, & de la mauvaiſe foi de la Cabale Janſeniſte.

M. GAUTIER.

Je ſuis confondu, je l'avoüe. J'ai peine à en croire mes yeux ; je le vois pourtant ; & je n'en puis douter. O Ciel ! ſe

(a) *L'Abbé Beſcherant vient d'être arrêté par ordre du Roi : mais on ne ſçait pas encore où il eſt enfermé. Il eſt vraiſemblable que c'eſt à S. Lazare ou à Biſſetre. Sa famille qui eſt compoſée de très-honnêtes gens le demandoient depuis long-tems.*

(b) *Monnery.*

peut-il qu'il y ait au monde de pareils impoſteurs !

M. GERMAIN.

Vous le voyez, Monſieur. Voilà les miracles qui devoient décider entre nous deux.

VALERE.

Mon Pere, ne vous rendez vous point enfin à des preuves ſi ſenſibles ?

M. GAUTIER.

Ah ! que j'ai l'eſprit agité ! qu'exigez-vous de moi, Monſieur ; & comment voulez-vous que je me détermine à me faire Moliniſte ?

M. GERMAIN.

Moliniſte ! eh qui eſt-ce qui vous prie de l'être ? gardez-vous en bien. Il faut pour être Moliniſte être plus ſçavant que vous n'êtes, & qu'il ne vous convient de l'être en pareille matiere. Sçavez-vous ſeulement ce que c'eſt qu'être Moliniſte ?

M. GAUTIER.

Mais..... tous ceux qui ſont ennemis des Janſeniſtes, ne ſont-ils pas Moliniſtes ?

M. GERMAIN.

Point du tout. C'eſt dans les uns par une ignorance groſſiere, & dans les autres par une maligne politique que les

Janſeniſtes donnent le nom de Moliniſtes à tous leurs adverſaires ; mais le *Moliniſme* en ſoi n'eſt qu'une façon particuliere d'expliquer le dogme de la grace, & un ſiſtême Theologique qu'on peut croire ou ne pas croire ſans ceſſer d'être Catholique. Il ne s'agit donc pas pour vous d'être Moliniſte : il faut être Catholique, & comme tel, déteſter en general toutes les erreurs Janſeniſtes & Queſnelliſtes que l'Egliſe a condamnées.

M. GAUTIER.

Eh bien je vous promets que ſi je rencontre encore en mon chemin des Janſeniſtes comme ceux que je viens de demaſquer je leur dirai de belles injures.

M. GERMAIN.

Bon ! autre erreur. Eh ſi Monſieur, laiſſez à ces gens là la liberté ſcandaleuſe qu'ils ſe donnent d'accabler leurs adverſaires des injures les plus groſſieres, je ne dis pas ſans charité, mais ſans menagement & ſans pudeur. Voyez tous leurs écrits, liſez leur Gazette, écoutez leurs chanſons, leurs Epigrames, leurs vers, leurs poëmes infames. En peut-on ſoûtenir la lecture ſans rougir ? Peut-on en-

tendre ſans rire le conte ridicule qu'ils viennent de répandre dans toute l'Europe d'un Jeſuite * qu'ils font mourir appellant & faiſant des miracles, tandis que tout Paris voit ce Jeſuite plein de vie & auſſi zelé Conſtitutionnaire qu'aucun de ſes Confreres ? comment ne s'apperçoivent-ils pas que cette licence effrenée qu'ils ſe donnent d'entaſſer fauſſetés ſur fauſſetés, eſt le caractere ſpecifique de l'erreur !

VALERE.

Avoüez, mon Pere, que Monſieur vous donne des conſeils bien differens de ceux que je vous ai vû donner par vos Docteurs. Decriez les Moliniſtes, vous diſoient-ils ſans ceſſe. Diſſimulez tout le bien que vous en ſçavez, & publiez-en tout le mal que vous pourrez, vrai ou faux, ſur un bruit populaire, ſur la moindre conjecture & ſans preuves. Faites comme la Gazette Eccleſiaſtique : c'eſt un modele de zele & de charité. Mais cela cauſe du ſcandale dans l'Egliſe, & tourne au deſavantage de la pieté ; n'importe pourvû que nous affoibliſſions nos ennemis. Mais la calomnie peut-être dé-

* *Le Pere Chamillart.*

couverte ; n'importe la playe eſt faite ; elle ne ſe referme pas aiſément. Si elle n'eſt pas cruë dans un lieu, elle le ſera dans un autre. Mais tels & tels ſont d'honnêtes gens : c'eſt à cauſe de cela même ; plus ils ont de merite & de vertu, plus ils peuvent nous nuire, & par conſéquent plus il faut les décrier. Mais enfin ce ſont des Evêques, des Puiſſances reſpectables : mauvaiſe raiſon ; ce ſont nos ennemis ; il faut les rendre odieux & ridicules. Il faut au contraire exalter nos Partiſans, & malgré la médiocrité de leurs talens & de leur vertu ; malgré leurs vices même connus, il faut en faire des Docteurs de l'Egliſe, & des Saints.

M. GAUTIER.

Il eſt vrai que voilà l'eſprit de ces Meſſieurs ; mais vous, Monſieur, vous me charmez par la moderation de vos conſeils.

M. GERMAIN.

Qu'eſt-ce donc qui vous arrête encore ?

M. GAUTIER.

Eh que dira-t'on de moi ſi on me voit changer de parti ? Je n'oſerai plus paroître dans la plûpart des compagnies.

M. GERMAIN.

Juſtement voilà encore un des caracteres les plus marquez du parti de l'erreur. Qu'on ſoit Proteſtant, Deïſte, Socinien, Athée, on n'eſt pas moins bien venu dans toutes les compagnies Janſeniſtes. On n'y fait pas ſeulement d'attention; mais qu'on ſoit Conſtitutionnaire, on devient un monſtre dans la ſocieté, on eſt un homme ridicule. C'eſt préciſément ce qui ſe paſſe en Angleterre & en Hollande par rapport aux Catholiques. On y fait grace à toutes les ſectes; mais on n'y peut ſouffrir les Catholiques: comme dans une compagnie de boſſus on ſouffre volontiers un manchot & un boiteux; mais on regarde de mauvais œil un homme bien fait. Au reſte vous avez beau dire je vois bien que vous vous convertirez, & j'en ſuis ſi perſuadé que je veux executer ſans délai le deſſein qui m'a amené en France. Faites venir ma niece; ou plûtôt Valere, allez vous-même la chercher.

VALERE

J'y cours.

M. GERMAIN.

Plût à Dieu que je puiſſe retrouver mon fils pour l'unir en même tems à

votre fille. Rien ne manqueroit plus à mes desirs.

SCENE VII.

M. GAUTIER, M. GERMAIN, LEANDRE, MATHURIN.

LEANDRE *à Monsieur Gautier.*

JE viens, Monsieur, avec un extrême empressement vous conjurer de suspendre l'execution de la parole que vous avez donnée à mon rival. Enfin après avoir couru toute la Ville, j'ai appris que mon Pere étoit à Paris, & qu'un Monsieur Kinsman arrivé depuis peu de Londres m'en donneroit sûrement des nouvelles. J'ose esperer, Monsieur, que l'obstacle qui s'opposoit à mon bonheur étant levé, vous voudrez bien vous souvenir...

M. GAUTIER.

Voilà ce M. Kinsman que vous cherchez.

LEANDRE.

Ah! Monsieur, que je suis heureux de vous rencontrer! ..... Ciel! Que vois-je?

M. GERMAIN *à part.*

Je me ſens tout émû.

LEANDRE.

Eſt-ce vous ?

M. GERMAIN *à part.*

C'eſt lui-même.

LEANDRE.

Mon Pere !

M. GERMAIN.

Mon fils ! *il s'embraſſent.*

LEANDRE.

Dieu ! quel tranſport ! je ne puis parler... je ſuccombe.

M. GERMAIN.

Eh vîte, au ſecours ! parbleu je ne ſçaurois vous ſoûtenir tous deux. Mathurin, aides moi donc.

SCENE DERNIERE.

M. GAUTIER, M. GERMAIN, VALERE, LUCILE, LEANDRE, ISABELLE, MATHURIN.

VALERE.

QUe vois-je? M. Germain & Leandre qui ſe tiennent embraſſés! je ne ſçais qu'en penſer.

ISABELLE.

Qu'eſt-ce donc, mon cher Oncle, quel ſpectacle eſt celui-ci?

LUCILE.

Leandre, c'eſt vous?

LEANDRE.

Oüi belle Lucile, & voilà mon Pere.

VALERE.

O jour heureux!

LEANDRE *ſe jettant aux pieds de Monſieur Germain.*

Pardonnez-moi, mon Pere, l'abſence involontaire qui m'a ſeparé de vous. Vous le ſçavez: devenu Catholique, je

n'ai pas osé me presenter à vos yeux.

M. GERMAIN.

Helas, mon fils ! ce parce que tu es Catholique que je te revois avec plus de plaisir. Je le suis devenu moi-même.

LEANDRE.

Ciel ! que m'apprenez-vous ? je sens redoubler ma joie.

M. GAUTIER.

Il faut avoüer que voilà dans un jour des évenemens bien extraordinaires.

M. GERMAIN *à M. Gautier.*

C'est à vous, Monsieur, à rendre ce jour heureux en rempliſſant la condition que j'ai exigée de vous. Vous êtes convaincu : vous êtes même persuadé : à quoi tient-il encore ?

M. GAUTIER.

Je me rends : c'en est fait. Je renonce avec horreur à une secte qui n'est appuyée que sur le mensonge & l'imposture ; & je vais vous donner une preuve de ma sincerité. Mathurin, vas prendre chez moi cette petite bibliotheque Ianseniste que tu connois, ces estampes, ces portraits & tout le reste ; & jette tout cela hors de ma maison.

MATHURIN.

Oüi-dà ; & ce grand S. Paris itou ?

M. GAUTIER.

Oüi.

MATHURIN.

J'en ſuis pardi bien-aiſe. Velà le pauvre Saint déniché & c'eſt bien fait, puiſqu'il ne guerit de rien. Mais cet écriteau, Monſieur, & cette perruque ?

M. GAUTIER.

Jettez-les au feu.

MATHURIN.

C'eſt conſcience, Monſieur, çà vous a coûté ſi cher. Il vaudroit bien mieux les redonner pour ravoir votre reliquaire & le portrait.

M. GAUTIER.

Oüi, mais ils ne le voudront pas. Je les racheterai.

MATHURIN.

Oh bien bien, il ne vous en coûtera rien; car il faut vous dire comme çà que quand j'ai vû que cette perruque coûtoit ſi cher, je n'ai été ni fou ni bête. Je vous ai pardi acheté une belle & bonne tignaſſe qui ne m'a coûté que 10. ſols, & j'ai gardé le reliquaire & le portrait.

M. GERMAIN.

Mathurin a de l'eſprit. Il faut lui payer ce bon ſervice.

VALERE.

Et moi, mon Pere ; exigerez vous encore que je me faſſe Avocat ?

M. GAUTIER.

Non, je fais Monſieur Germain arbitre de ton ſort.

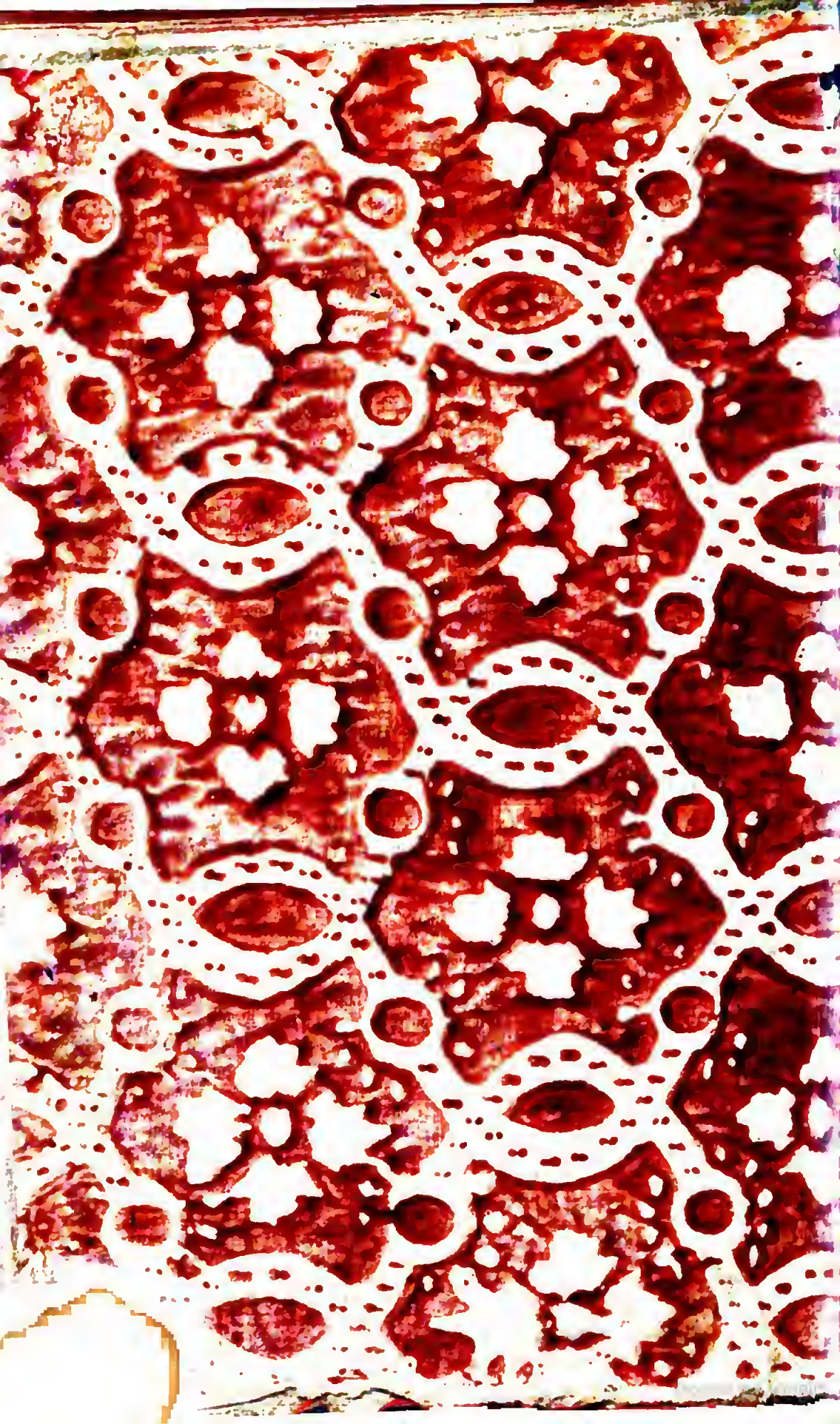
M. GERMAIN.

Je m'en charge avec plaiſir. Rentrons, Monſieur, pour nous réunir enſemble par le mariage de nos enfans, & ne faire plus qu'une même famille. Ma niece & moi nous ſommes aſſez riches pour vous dédommager de la perte de votre procès.

MATHURIN.

Adieu la foire des miracles. Tous les marchands ont fait banqueroute.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.



BIBLIOTE
SCAFFA
PLUTE
N.° CA